

N°91 - OCTOBRE - NOVEMBRE 2020

YEGGMAG.FR

YEGG

GRATUIT

LE FÉMININ RENNAIS

NOUVELLE GÉNÉRATION

DÉCRYPTAGE

LE GENRE DE
LA RUE

Déborah Ribéiro

POÉSIE GOURMANDE

focus sur

I POILS ET TÉTONS

**RIEN À
CACHER !**

CULTURE

Queer,
Musique &
Drag queen



Celle qui

fait rimer poésie avec gourmandise

D'une écoute d'I want you back des Jackson 5 a surgi une recette de makis à la morue et aux couleurs flashys. Du titre de la chanson Purple rain de Prince a découlé la confection d'un velouté de choux rouge au lait de coco avec du citron. La liste est longue et riche. À partir de musiques, poèmes, citations, jeux de mots, naissent des plats originaux, variés et chromatiques dans la tête de Déborah Ribeiro. Son credo : de la contrainte naît la créativité. « *La poésie est partout. La cuisine, je l'apprends avec les gens que je croise, en me renseignant quand j'en ai besoin, mais surtout, je suis mon instinct. Je fais des recettes traditionnelles mais j'aime varier. Et puis, il y a les saisons, les aléas... On fait autrement et parfois, c'est encore mieux ! J'ai des expérimentations qui sont devenues des classiques !* », explique la cuisinière et fondatrice de Papilles et Papiers. En CM2, Déborah Ribeiro annonce à ses parents que, plus tard, elle sera cheffe cuisinière. Une grand-mère restauratrice, une mère qui aime cuisiner, un père issu d'une grande famille qui pratique régulièrement les rassemblements autour d'un repas... elle a pris goût au côté festif et social de la bouffe. « *J'ai des origines très métissées et on a toujours mangé des plats d'origines différentes chez moi. On faisait beaucoup de cuisine vietnamienne quand on recevait, avec pleins de plats sur la table. Au Sénégal, j'adorais quand des invité-e-s venaient parce que je préparais l'apéro uniquement avec les restes. J'inventais ! Et c'est ce qui me plaît dans la cuisine, l'improvisation !* », s'enthousiasme Déborah. Ombre au tableau : « *Mes parents m'ont dit que si je voulais vraiment faire ça, je devais intégrer le top des écoles de cuisine. Il y avait des listes de 3 ans d'attente et il fallait verser les arrhes dès le départ, 3 ans avant... J'étais plus si sûre... j'étais enfant !* » Elle se dirige vers les Beaux-Arts, à Rennes, et cultive cette association lettres et design, arts et mots dans ses travaux. Le samedi, avec des potes, elle glane fruits et légumes sur le marché et les cuisine, en chapotant les ateliers soupes, sauces et autres, pour les déguster autour d'une

grande tablée ou les préparer pour la semaine. Elle découvre aussi le slam : « *Ce que j'ai aimé, c'est le fait d'entendre les histoires des gens. Et de me dire que je pouvais le faire. J'ai assisté à deux sessions et à la 3ème, je me suis inscrite. J'avais déjà un rapport à l'écriture mais c'était intime.* » Elle monte sur scène la première fois avec un texte intitulé « *Pêché et gourmandise* », la deuxième fois, « *Chocolat* ». « *Rien à voir avec la nourriture. C'était des textes humoristico-érotiques.* », rigole Déborah Ribeiro qui rapidement, en 2005, va monter un spectacle avec des musiciens puis en 2006, un groupe avec lequel elle anime des ateliers dans les MJC, les prisons, les maisons de retraite, etc. Diplômée des Beaux-Arts, elle s'engage dans la voie de la poésie et de l'intermittence, en collectif d'abord puis en solo lorsque son deuxième groupe, Sésame, se disloque. Après une première forme basée sur un patchwork de ses écrits, germe l'idée d'un spectacle à présenter dans les restaurants. Le concept : des recettes générées par ses textes. « *J'envoyais mes indices et indications aux chef-fe-s et on voyait ensemble ce qu'ils/elles allaient préparer. C'est là qu'est né Papilles et Papiers en 2013. C'était une prise de risque pour eux... je l'ai plus joué dans des festivals, des entrées de saison culturelle, etc. Et surtout quand je me suis mise à cuisiner moi-même.* », souligne Deb'bo. Elle poursuit : « *J'ai fait d'autres projets en même temps, avec des danseurs, des musiciens, etc. J'étais toujours dans la course à l'intermittence mais je n'avais plus forcément le statut. J'ai décidé de lancer mon entreprise en 2016, du même nom que mon spectacle, Papilles et Papiers.* » Le public a d'ailleurs pu déguster ses mots, mêlés à ceux d'autrices sélectionnées pour l'occasion, et ses mets lors d'un brunch aux Ateliers du Vent le 27 septembre, lors du festival Dangereuses lectrices. « *Je gagne au moment où les gens parlent de ce qu'ils mangent. C'est mon défi. J'ai la chance d'avoir des cultures qui me permettent de proposer un éventail de produits différents. On est dans la transmission, l'échange, le fait de faire découvrir et dans le voyage.* », conclut savoureusement Déborah Ribeiro. ■ MARINE COMBE

VOTRE SERVICE DE

MAQUILLAGE PROFESSIONNEL

maquillage, prothèses d'ongles



Fabiola Beauty

FABIOLA.SWEETYUMBEAUTY@GMAIL.COM

Artisane beauté depuis 7 ans,
sur région Rennaise
<https://www.fabiolabeauty.com>



ÉDITO | LA CAUSE DES FEMMES
PAR MARINE COMBE, RÉDACTRICE EN CHEF

.....

Ne jamais se résigner. Toujours se mobiliser. Lutter. Voilà l'héritage que nous laisse celle qui a plaidé la cause des femmes toute sa vie durant. Gisèle Halimi, avocate et militante féministe, est décédée le 28 juillet 2020. Elle a défendu la liberté pour les femmes de choisir pour leur corps. Elle a défendu la liberté pour les femmes de ne pas être des objets, façonnés par le regard, dans le sens du désir, masculin. Femmage à Gisèle Halimi !

Nous ne sommes pas à disposition des hommes. Nous ne sommes pas là pour plaire aux hommes. Toutefois, nous intégrons l'idée contraire depuis la petite enfance. Les injonctions à la norme de beauté unique pèsent sur nous que nous en ayons conscience ou non. Nous apprenons à être appréciées des hommes à travers l'assignation à toujours nous préoccuper de nos apparences avant même d'apprendre à nous connaître et à nous aimer par nous même, pour nous même.

La féminité telle qu'elle est décrite dans la presse, les films, les livres, les publicités et autres mediums permettant de faire perdurer les inégalités, enferme les individus dans des carcans oppressants et réducteurs. Par cette féminité unique, on nous arrache ce droit de choisir. On nous destitue de nos corps et de nos vies.

À travers les parcours, les récits de vie et les témoignages de nos expertes, nous vous proposons de réfléchir ensemble à ce qui nous définit en tant que femmes, en tant qu'êtres humains. Avec nos matières grises, nos poils et nos tétons.

.....



RÉVOLTONS-NOUS, RÉVOLUTIONNONS-NOUS ET AGISSONS

Faire la paix avec son intestin grêle, se dépigmenter le sillon inter-fessier en trois étapes, faire toute sa déco à partir des déchets organiques vomis par les lombrics... Il existe des livres de coaching sur à peu près tous les sujets (on avoue, on n'a pas vérifié) mais nous n'en avons jamais lu un aussi empouvoirant et déculpabilisant que le *Manuel d'activisme féministe*, écrit par Sarah Constantin et Elvire Duvelle-Charles, fondatrices de Clit Révolution. Les deux militantes, rencontrées en 2012 au sein des Femen, y apportent leurs réflexions, leurs cheminements personnels, leurs expériences et les croisent avec les conseils de plusieurs activistes telles que Shanley Clemot Maclaren pour bloquer un lycée, Noé pour occuper un lieu, Clémentine Labrosse pour créer un hoax, Irene pour mener une action en solo, Inna Shevchenko pour organiser une action Femen... Sans oublier toute l'information documentée sur des mouvements et figures emblématiques de féminismes, comme les Suffragettes, le MLF, les Riot Grrrls, Olympes de Gouges, les Guerrilla Girls, Marguerite Stern et bien d'autres. De l'invasion sur les réseaux sociaux à la réappropriation de l'espace public, en passant par la connaissance de nos corps et la prise de parole, Clit Révolution nous montre que les femmes sont tout aussi multiples que les moyens d'agir. Que l'on ait des envies de collages, de messages sur nos seins, d'occupation d'une université ou juste envie de découvrir, ce bouquin est à lire et à partager. Et c'est trop bien !

! MARINE COMBE

SOYONS RADICALES !

GROSSES CONNERIES À LA UNE !

Les féministes sont rabat-joie et cassent l'ambiance en soirée. Ça, c'est la version *Valeurs actuelles*. La version *La Dépêche*, c'est une question : « Les féministes vont-elles trop loin ? ». Apparemment, les dites féministes se radicalisent au nom de la lutte contre les violences faites aux femmes. Aïe, aïe, aïe, tremblez mécreant-e-s ! Tout ça parce qu'elles traitent Darmanin de violeur sans utiliser le conditionnel ? À côté des féminicides, des agressions sexuelles, des viols, c'est vrai que c'est un brin extrémiste... ! Heureusement, *L'Obs* est là pour nous expliquer - dans un édito titré « Ce désastre radical qui jette le discrédit sur le féminisme » - que c'est OK de dénoncer les violences sexistes et sexuelles mais qu'il ne faut pas « assimiler tous les hommes à des prédateurs. » ! C'est donc bien l'heure des ouin-ouins masculins !!! Que faut-il faire alors, Messieurs ? Tendre l'autre joue ? Mettre nos tabliers par dessus nos jolies petites robes qui dévoilent nos jolies petites gambettes bien épilées et enfourner le joli petit rôti pour faire plaisir à la virilité toxique de ces Messieurs blancs cisgenres hétéros valides qui se croient au dessus du lot ? Aux Messieurs les journalistes et éditorialistes qui préfèrent vendre des torchons plutôt que de réfléchir avant d'écrire, pas de bisous, check du coude dans vos dents, check du coude dans vos bides et évidemment check du coude dans vos couilles. Ohlala, on se radicalise... et il semblerait que l'on aime ça !

! MARINE COMBE



YEGG

SOMMAIRE | OCTOBRE - NOVEMBRE 2020

• La tête
gourmande - p.2

• Poils et tétons
- p.12

• L'empouvoirement
fait peur - p.6

• Musiqueer
- p.40

• Sexisme dans
l'espace public - p.8

• La culture en bref
- p.42

• La politique en bref
- p.9

• Le monde de Fleur
- p.43

• Accès à
l'hygiène - p.10

• Verdict - p.44

• YEGG & the city
- p.46

LA RÉDACTION | NUMÉRO 91

YEGG | 22 RUE DE BUFÉRON 35000 RENNES

MARINE COMBE | RÉDACTRICE EN CHEF, DIRECTRICE DE PUBLICATION | marine.combe@yeggmag.fr

CÉLIAN RAMIS | PHOTOGRAPHE, DIRECTEUR ARTISTIQUE | celian.ramis@yeggmag.fr

CLARA HÉBERT | GRAPHISTE - ILLUSTRATRICE

PHOTO DE UNE | CÉLIAN RAMIS

DÉJOUER LA MENACE



« *La rue nous attire et nous repousse.* », déclare Malou Estenne. La rue est aussi le théâtre des inégalités qui quotidiennement rappellent aux femmes qu'elles ne peuvent y être que de passage. Et encore... le passage sera semé d'embûches !

« *Toutes les femmes qui passent se font rappeler à l'ordre. Cet espace appartient aux hommes !* » Celle qui le dit, c'est une zonarde dont le « *gang* » ignore qu'elle est lesbienne car « *(ils) ne connaissent même pas le mot* » et dont nous n'avons pas le prénom ni le nom, seulement les paroles. À travers la voix et le corps de l'autrice, conteuse et compositrice Malou Estenne. Son conte électro urbain intitulé *La rue fait mauvais genre* était joué le 22 août dernier à La Part des Anges à Rennes. Entre musiques électro-palpantes, poésie et récits authentiques collectés par l'artiste, celle-ci interroge la place des femmes dans l'espace public. Ou plutôt cette moitié de place, étriquée et bancalée. Et surtout, une place très discutée. En 2020, la société voudrait penser qu'elle a avancé sur le sujet mais les villes sont construites par les hommes, pour les hommes, et les femmes, dans la rue, y sont tolérées, importunées, insultées, humiliées, voire agressées. Et la loi du 3 août 2018 sur l'outrage sexiste n'a pas modifié les comportements révélateurs du sexisme ambiant dont est imprégnée la population. Puisque le harcèlement de rue résulte d'un

ensemble de stéréotypes et de préjugés, conscients et inconscients, inculqués dès la petite enfance. Les témoignages autour de ce sujet affluent toujours autant et Malou Estenne s'en saisit pour pointer les nombreuses difficultés rencontrées par les femmes dans l'espace public, parmi lesquelles on peut citer les sifflements et les remarques (sexistes, racistes, LGBTIphobes, handiphobes), le manspreading (le fait qu'un mec soit assis toutes jambes écartées) à l'arrêt de bus ou dans les transports ou encore le réflexe de pisser contre un mur, là où les femmes n'ont qu'à se retenir jusqu'à chez elles. On décèle à chaque mot un sentiment d'insécurité, un sentiment de malaise. Une peur d'être visible, de se faire remarquer, de se faire emmerder. Et puis, il y a les phrases qui prouvent que l'on n'a pas quitté l'ancien monde : « *C'est pas beau une femme qui boit. Elle va finir par se faire violer.* » La menace constante mène aux stratégies d'évitements largement déployés par les femmes. « *Je tue le silence avec ce récital cru. La rue, la nuit, la rue, la nuit, la rue fait mauvais genre.* », conclut Malou Estenne.

I.M.C.

bref

VIVE LE MATRIMOINE

À l'occasion des journées du patrimoine (du 18 au 20 septembre 2020), HF organisait les journées du mariage au fil d'actions réhabilitant les mémoires, les parcours et les productions invisibilisées de la moitié de l'humanité à travers les siècles. Pas d'événements connus à Rennes mais on peut écouter sur internet la mini série radiophonique *L'île aux femmes*.

bref

sur la toile

bref

CÉLÉBRATIONS !

Deux dates à retenir en septembre : le 26, journée mondiale de la contraception, et le 28, journée nationale du droit à l'avortement. Légalisé-e-s respectivement en 1967 et en 1975, l'accès et l'information autour de la contraception et de l'IVG sont toujours inégaux et menacés. Chaque année, des rassemblements et manifestations sont organisé-e-s pour défendre ces droits fondamentaux.

bref

sur la toile

chiffre du mois

12/09

Manifestation statique Je te crois Rennes pour briser le silence autour des violences sexistes et sexuelles. À République.

chiffre du mois

le tweet du mois

Ça me tue de voir à quel point les gens qui militent beaucoup en ont rien à foutre du validisme quand ils sont pas concernés et à quel point la parole des handis est vraiment pas relayée

Clème @clemeclème_ / 14-08-2020

L'ACTU FÉMINISTE

EST À SUMRE SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX !

magazine_yegg

sur



Yegg Mag Rennes

sur



@Yeggmag

sur



LAURE-ANNA GALEANDRO-DIAMANT

FONDATRICE ET PRÉSIDENTE
DE BULLES SOLIDAIRES

L'association, qui a fêté ses trois ans le 9 septembre 2020, développe actuellement son projet de Bulles Mobiles : un camping car aménagé spécialement pour permettre aux personnes vivant à la rue de se doucher. Il est encore possible de participer financièrement en faisant des dons via le site de Bulles Solidaires.



© CÉLIAN RAMIS

Qu'est-ce que Bulles Solidaires ?

C'est une association rennaise qui a des antennes dans d'autres villes également (Quimper, Vannes, Dinan, St-Malo, Montpellier). On collecte des produits d'hygiène corporelle, en échantillon ou en grand format, pour les personnes en situation de précarité. Pour les particuliers, il y a des boîtes de collecte, à Askoria, dans les Biocoop à Rennes, dans des entreprises aussi et dans des écoles. La distribution se fait lors de maraudes à pieds, une fois par semaine dans les rues de Rennes. On distribue aussi à des associations et structures type centres d'hébergement, accueils de jour, à titre gratuit. La seule chose qu'on demande, c'est l'assurance que les produits soient distribués gratuitement aux personnes qui en ont besoin. On organise aussi des événements bien-être et des ateliers de sensibilisation dans les établissements scolaires.

Quel est le projet de Bulles Mobiles ?

Il nous est inspiré de l'association Mobil'Douche à Paris depuis 10 ans. J'avais contacté Ranzika Faïd, la fondatrice, il y a 3 ans pour prendre un peu la température. On a cette idée depuis le début de l'association. On a découvert que ça existait à Nantes, à Montpellier, à Toulouse... on s'est dit pourquoi pas à Rennes ? Le Covid est tombé au moment où on voulait lancer la campagne de financement participatif. C'était soit maintenant, soit dans deux ans, à cause des répercussions économiques. On l'a fait, on n'était pas serein-e-s. En moins d'un mois, c'était bouclé : 20 000 euros, c'est considérable ! Ça correspond à la moitié du budget estimé car il faut acheter le camping car, l'aménager - agrandir la douche pour avoir un espace adapté avec un grand chauffe-eau - acheter du matériel type serviettes, laver les serviettes, etc.

À quoi va-t-il servir ?

Il viendra en complément de nos maraudes pour permettre aux personnes de se laver et d'utiliser les produits d'hygiène corporelle. A Rennes, il existe des structures, comme Le Puzzle (le lieu étant très masculin, les femmes utilisent peu la douche qui leur est réservée) et le Secours catholique (fermé une partie de l'année). L'idée c'est de venir en complément et de nous déplacer vers les personnes qui ne se déplacent pas. Et petit à petit, les inviter à rejoindre une structure ou une autre pour entrer en contact avec des travailleurs sociaux et envisager une réinsertion. Le but, c'est de créer un espace intimiste. Pour prendre un moment, entrer, se doucher, changer d'affaires, prendre des nouvelles affaires qu'on fournira avec des sous-vêtements propres, bénéficier d'une distribution de produits d'hygiène, discuter, prendre un café, se poser. Pour avoir un confort ! **MARINE COMBE**

ÉVÈNEMENTS INFOS PRATIQUES ÉCONOMIE SANTÉ MODE
INTERVIEWS PHOTOS SPORT INSOLITES BONUS RENDEZ-VOUS
CULTURE AGENDA CONCERTS DÉCOUVERTE FESTIVALS
REPORTAGES POLITIQUE SOCIÉTÉ TENDANCES SOCIAL



LE FÉMININ RENNAIS . . . NOUVELLE GÉNÉRATION

Actualité Culture Focus Le magazine La rédaction



ACTUALITÉ CULTURE

© Célian Ramis



NOUVELLE GÉNÉRATION
LE FÉMININ RENNAIS
YEGG
GRATUIT

focus sur
I CONSENTEMENT
RAS LA VULVE !
CULTURE
Préliminaires, pénétration, orgasme



LIRE LE MAG

TÉLÉCHARGER

FOCUS SUR



L'ACTU AU QUOTIDIEN,
C'EST SUR YEGGMAG.FR

YEGG
. . .

Poils et Tétons ras le bol des injonctions

Couvrez ces tétons et lissez vos guiboles ! Soyez décentes, Mesdemoiselles et Mesdames. Un peu de « bon sens », bordel de cul ! Nos gouvernants l'exigent de vous. Conformez-vous. Et éduquez vos filles pour que dès à présent, elles adoptent une tenue républicaine. Sortez du droit chemin, de ces prétendu-e-s « codes » et « réglementations » - invoqué-e-s pour clore une polémique, lancée accessoirement par nos dirigeants qui surenchérissent à leur propre connerie – et vous serez punies. WTF les gars ? Nos corps, nos choix !





Nous sommes en 1830. Eugène Delacroix vient de peindre *La liberté guidant le peuple*. Au centre de son tableau, entourée d'hommes, trône Marianne, dans le feu de l'action, une arme dans une main, un drapeau français dans l'autre. Elle est conquérante. Elle est puissante cette femme du peuple à l'allure de déesse grecque. Nous sommes en 2020. Elle tourne la tête, interloquée par cet homme qui charge son fusil et le pointe dans sa direction : « *C'est tenue correcte exigée ici. Range-moi ce nibard ! Et puis baisse le bras, sérieux, la touffe de poils accrochée à ton aisselle, ça fait dégueu. T'es pas une meuf ou quoi ?* » Alors, Marianne rentre chez elle, la mine blafarde. Elle enfle un vieux futsal troué, un tee-shirt « Sans Hermione, Harry serait mort dans le tome 1 », monte sur les barricades en courant, brandi son bras, tend son poing en l'air, lève le majeur et crie « *Liberté, égalité, sororité !* »

Les femmes ont des tétons et des poils. Les hommes ont des tétons et des poils. Jusque là, tout va bien. Nous sommes bel et bien de la même espèce. Oui, mais quand on parle des hommes et des femmes, on aime bien jouer au jeu des 7 différences, histoire de légitimer la hiérarchisation existante. Sinon les arguments misogynes et sexistes ne tiennent plus et ça, c'est franchement (pas) dommage. Ainsi, il a été décidé que le poil serait viril et, par conséquent, masculin. Le couperet tombe et rase les poils naissant sur le corps des femmes. Pour les tétons, c'est une autre histoire. Car quand ils sont sur le corps d'une femme, ils cristallisent à eux seuls les deux figures féminines que l'on voudrait opposer : la mère et l'amante. Ce qui nourrit l'enfant dans les premiers mois de vie – ou années, ou jamais – alimente également le fantasme masculin et dans les deux cas, on exige

que cela se passe dans l'intimité de l'espace privé. Les seins, il faut les deviner. Entrevoir cette chair ferme et galbée, c'est - dans l'imaginaire collectif intégré par la majorité des individus - une mise en bouche pour ces Messieurs. Comment résister quand les tétons se mettent à pointer ou qu'on peut à travers le vêtement les voir se dessiner ? Il est plus facile de blâmer la femme considérée comme une tentatrice : qu'on la foute au bucher ! Non mais sérieusement ?

ÇA DÉRANGE, POILS AUX PHALANGES ?

Ils dérangent ces poils et ces tétons, voire ces poils aux tétons. On ne veut pas les voir sur le corps des femmes, sous peine de s'octroyer le droit de juger, d'insulter, d'harceler, voire de menacer et de punir, les personnes concernées. Début septembre, Mélanie poste sur Twitter

une photo d'elle. Elle reçoit pendant plusieurs jours des milliers de messages haineux et insultants. Sur la photo, on voit ses poils. C'est ça qui choque. C'est ça qui donne la gerbe. C'est ça qui, pensent ses assaillant-e-s, leur donne le droit de la menacer de mort. Nombreuses sont les réactions inverses, créant ainsi le mouvement #JeGardeMesPoils. Heureusement. Mais dans la réalité, les femmes qui affichent et assument leurs poils sont encore minoritaires, par rapport au nombre de bouches qui condamnent et de doigts qui pointent ces dangereuses sorcières, ces traîtresses de leur sexe et de leur genre !

Elles transgressent la norme, elles sont coupables. Elles laissent sur leur corps ces poils qui poussent là, naturellement, sans qu'elles n'aient rien demandé mais sans qu'elles n'aient rien fait non plus pour les y empêcher. C'est barjot ? Oui, complètement. On vit dans un monde où ne pas s'épiler quand on est définie en tant que femme provoque un scandale. On vit dans un monde où la plupart des femmes enlèvent leurs poils en pensant qu'il s'agit là d'une corvée ainsi que de temps (et d'argent) perdu. Elles le font parce qu'on leur a appris qu'il fallait en passer par là pour être une femme. Elles le font par conformisme d'abord, par habitude ensuite. Elles le font parce que sinon, elles seront rappelées à l'ordre. Elles le font par peur d'être rappelées à l'ordre. Par peur de ne plus plaire. Parce qu'on leur apprend à plaire aux autres avant elles-mêmes. Et le poil, il ne plait pas.

Mais à qui est-ce qu'il ne plait pas ? À partir de quel moment demande-t-on aux personnes définies et perçues comme appartenant à la gent féminine de retirer cette pilosité ? Et pourquoi se permet-on de rejeter, jusqu'à la haine, celles qui

s'écartent de l'idéal du corps glabre (dépourvu de poils) ? Un idéal imposé, rappelons-le...

TERRIBLE ADOLESCENCE...

Les tétons, et les seins plus largement, viennent également interroger notre perception du féminin, de la féminité. De ce que doit être une femme et quels comportements, physiques et sociaux, elle doit adopter en société, à savoir dans l'espace public. Elle doit être sexy, donc sans poils. Parce que les poils sont considérés comme répugnants sur le corps d'une femme. Mais elle ne doit pas être trop sexy, donc sans tétons apparents parce que les tétons sont considérés comme excitants sur le corps d'une femme. D'un autre côté, ils sont aussi la source par laquelle peuvent se nourrir les bébés. Quelle ambivalence alors face à ce sein si fantasmé et hypersexualisé, que l'on brandit et que l'on offre à la bouche du nourrisson ! C'est à en choper le tournis de constater la brutalité de l'effet provoqué par un allaitement en terrasse de café ou par un téton pointé sous un tee-shirt.

On pense que durant l'enfance, les différences entre les filles et les garçons ne sont pas perçues à travers le sexe (on se fourvoie, clairement, iels apprennent à les distinguer). La puberté accroît cet écart, créé par le regard de la société et des adultes. La voix qui mue, les poils qui poussent, les seins qui se développent, les menstruations, l'acnée... L'adolescence, c'est terrible. D'autant plus si notre corps ne se moule pas dans la norme de ce que doit être un homme et dans la norme de ce que doit être une femme. Pour la première catégorie, la masculinité hégémonique exige une voix qui mue vers une tonalité grave et une peau qui se recouvre de poils. Pour la seconde catégorie, la féminité unique impose une peau lisse et douce et des

« Au collège, c'était vraiment important d'avoir les bretelles de soutien-gorge visibles. Je ne me suis jamais posé la question de l'utilité, c'était simplement une étape vers « la vie de femme » ! »

s'accumulent dans l'actualité des informations plus aberrantes les unes que les autres.

UNE HISTOIRE SANS FIN...

Il y a les publications sur les réseaux sociaux censurées parce que l'algorithme décèle que les photos dévoilent soi-disant trop de peau nue et/ou des tétons. En août 2019, *Le Télégramme* relatait le combat de la photographe Stéphanie Rouprich dont les pages ont été supprimées par Facebook parce qu'elle y publiait ses photos de nu artistique. Pour les contourner, il faut placer des caches sur les tétons et/ou faire pression en dénonçant massivement le procédé (et encore...). Et puis, il y a, en juillet 2020, ce sondage Ifop, réalisé pour Xcams auprès d'un échantillon de 3 000 français-es, sur le « no bra », le fait de ne plus porter de soutien-gorge. Il révèle que pour 20% des interrogé-e-s « *le fait qu'une femme laisse apparaître ses tétons sous un haut devrait être, pour son agresseur, une circonstance atténuante en cas d'agression sexuelle* ». Traduction : elle l'a bien cherché ! Au même titre que si elle porte une jupe et/ou un décolleté et/ou qu'elle sort le soir dans les bars et/ou qu'elle s'alcoolise et/ou qu'elle rentre chez elle toute seule durant la nuit... Il y a ce que les médias ont qualifié de « tétongate » : Anaëlle Guimbi est évincée de l'élection de Miss Guadeloupe (en vue de l'élection de Miss France 2021) pour avoir posé seins nus dans le cadre d'une campagne de dépistage du cancer du sein.

Il y a aussi cette polémique qui naît le 20 août 2020 sur la plage de Sainte-Marie-la-Mer, là où deux gendarmes vont contraindre plusieurs femmes pratiquant le topless à mettre un haut de maillot de bain car cela choquerait soi-disant des enfants. La gendarmerie parle de « *maldresse* » et explique que dans un souci d'apaisement, il a été demandé « *aux personnes concernées si elles acceptaient de couvrir leur poitrine après leur avoir expliqué le sens et l'origine de leur démarche.* » Face aux forces de l'ordre, difficile de s'opposer. Mais pourquoi dans un souci d'apaisement, ne va-t-on pas discuter avec cette famille ou ne leur propose-t-on pas d'aller s'installer sur une autre plage en leur expliquant que le topless n'est pas interdit sur cette plage, puisqu'aucun arrêté municipal

ne le précise, et donc que les femmes peuvent libérer leurs seins si elles le souhaitent ? Pourquoi se permet-on de « *demander* » aux personnes concernées de mettre un haut de maillot de bain ? Demande-t-on aux hommes d'enfiler un tee-shirt sur la plage parce que des enfants sont choqués de voir leurs tétons ? La ville de Paris pourrait-elle juger indécent le fait qu'un homme à Paris-Plages porte un slip de bain qui lui moule le paquet (le règlement interdit les strings et les monokinis, jugés comme des tenues indécentes) ? Non. Ce sont toujours les femmes qui pâtissent des regards et des jugements hétéronormés sur leurs corps et tenues. Le fameux male gaze, dont parlent notamment Céline Sciamma et Iris Brey dans le cinéma.

TROP OU PAS ASSEZ... À QUI DE JUGER ?

On emmerde les femmes portant le burkini. On emmerde les femmes portant le monokini. Soit elles sont trop. Soit elles ne sont pas assez. Et même quand elles ne dévoilent pas entièrement leurs seins mais que ceux-ci sont confortablement installés dans un décolleté, on peut les juger trop présents, donc indécents et par conséquent, on interdira à la personne l'accès... au musée par exemple ! Sauf si elle accepte de mettre sa veste par dessus sa robe.

C'est ce qui est arrivé à Tô' – son nom d'utilisatrice Twitter – pas plus tard que le 8 septembre dernier à l'entrée du musée d'Orsay. Elle écrit dans une lettre ouverte : « *Je me demande si les agents qui voulaient m'interdire d'entrer savent à quel point ils m'ont sexualisée, obéissent à des dynamiques sexistes, et si le soir en rentrant ils estiment avoir été dans leur bon droit de ne pas respecter les miens. Je questionne la cohérence avec laquelle les représentants d'un musée national peuvent interdire l'accès à la connaissance et la culture sur la base d'un jugement arbitraire qui détermine si l'apparence d'autrui est décente. Je ne suis pas que mes seins, je ne suis pas qu'un corps, vos doubles standards ne devraient pas être un obstacle à mon droit d'accès à la culture et la connaissance.* »

Voilà un discours qui s'applique également aux dirigeant-e-s d'établissements scolaires interdi-



© CÉLIAN RAMIS

seins fermes et galbés, assez gros de préférence, mais tout dépend de la décennie dans laquelle on grandit... Que se passe-t-il dans la tête des filles quand elles découvrent que leurs seins poussent de manière aléatoire et anarchique ? Que leur poitrine ne se développe pas comme celles des copines ou comme celles des égéries des publicités et des magazines féminins ? Que ressentent celles qui ont principalement joué et entraîné avec les garçons durant toute la primaire et qui, au moment même où apparaissent deux piqures de moustique sous

le tee-shirt, sont envoyées sur la touche ? Il n'y a qu'à voir *Tomboy* de Céline Sciamma ou lire *Lily a des nénés* de Goeff pour constater que les seins qui poussent sur le corps des filles sont motifs d'exclusion et de rejet. Elles ne peuvent plus faire partie de la bande de mecs qui jusque là les traitaient comme des copains. Pourquoi les seins des filles et des femmes constituent-ils un prétexte de mise à l'écart, une source de débat et de discrimination et pourquoi complexent-ils celles qui les portent ? Les questions se bousculent et s'entremêlent au fur et à mesure que

sant l'accès à l'enseignement aux collégiennes et lycéennes qui portent des croc tops, des jupes courtes et des shorts en raison de la potentielle excitation que cela pourrait provoquer du côté des élèves masculins... Ainsi donc les filles et les femmes entraveraient les valeurs et le fonctionnement de la République de par les tenues qu'elles portent ou du soutien-gorge qu'elles ne portent pas. Le sujet est placé actuellement au cœur du débat. Mais c'est aux hommes que l'on demande de s'exprimer. Jean-Michel Blanquer, Emmanuel Macron, Alain Finkielkraut... Ce sont leurs paroles, leurs opinions, leurs conseils avisés qui en appellent au « bon sens » et à « la tenue républicaine », que l'on sollicite et que l'on répand dans la presse.

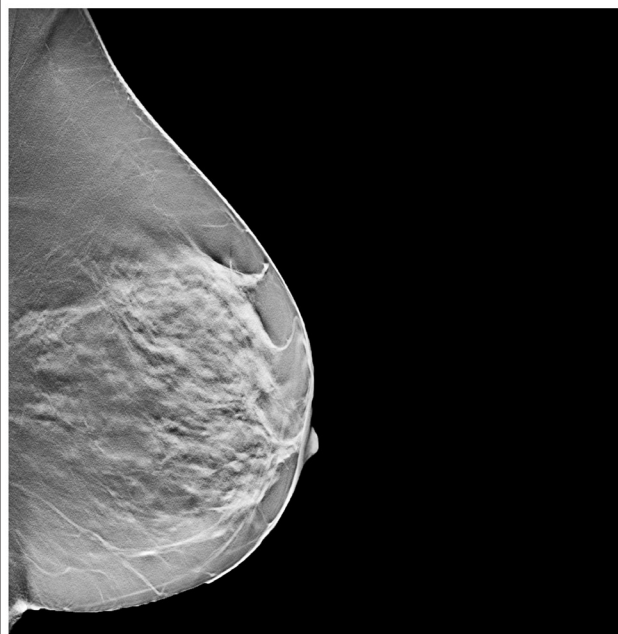
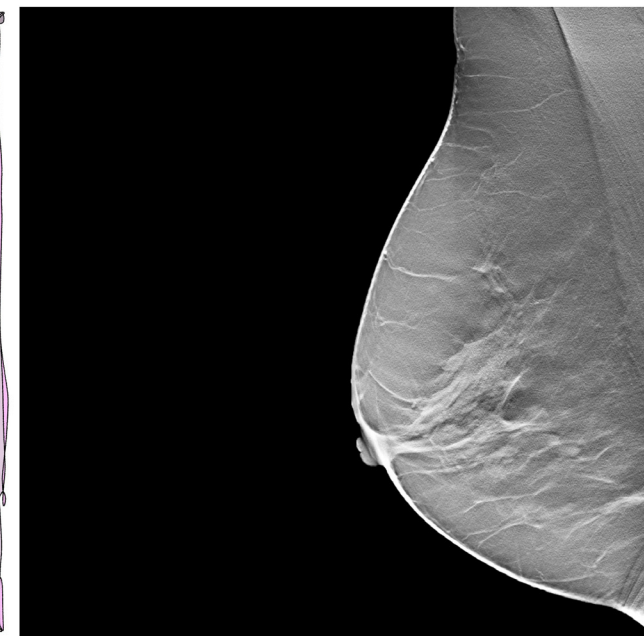
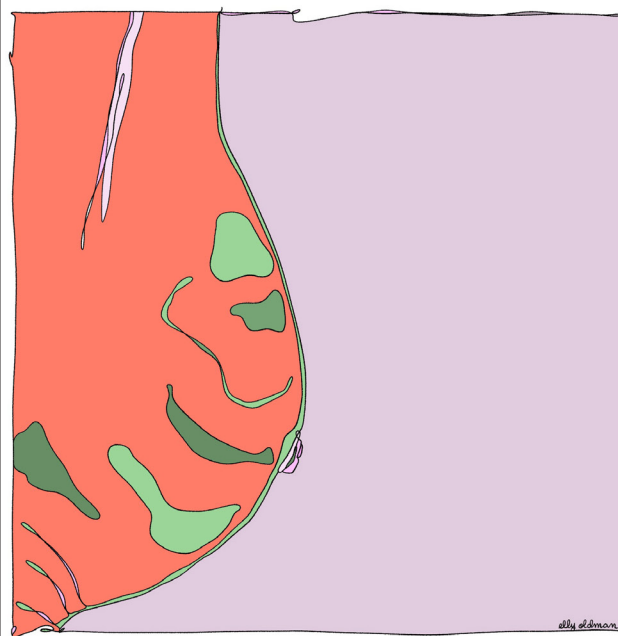
Les femmes, encore une fois, n'ont pas voix au chapitre. Leur corps sont comme toujours étalés et jugés sur la place publique. Ils sont coupables ! Ils excitent les hommes avec leurs petits, moyens ou gros tétons ronds qui transpercent leurs hauts. Ils répugnent les hommes avec leurs poils drus, bouclés ou colorés qui s'affichent sous leurs aisselles, sur leurs jambes, leurs bras ou encore leurs pubis. Elles n'ont pas choisi mais elles sont condamnées. Leur châtiment : intégrer l'idée que leur corps ne leur appartient pas et se soumettre en permanence aux injonctions paradoxales qu'on leur assaille depuis la petite enfance. Tout ça, en silence. Evidemment. Pourtant, ce sont bel et bien leurs voix qui devraient être entendues, qui devraient compter.

LE SOUTIF : DEPUIS QUAND ET POURQUOI ?

« J'ai dû commencer à en porter vers 12-13 ans je pense... Je n'en suis même pas sûre. C'est ma mère qui a pris l'initiative de m'en faire porter. C'était juste des soutiens-gorge sans armature. Après réflexion, ça devait sûrement être pour éviter qu'on me fasse des remarques ou qu'on voit les tétons qui pointent. » Camille, 25 ans. « J'ai commencé à en porter à partir de la 6e/5e je dirais... Je crois que lorsque j'ai commencé à vouloir porter des soutiens-gorge, c'est parce que je souhaitais avoir de la poitrine. Clairement vu la petitesse de ma poitrine de l'époque, je n'en avais pas d'utilité physique. », Lise, 22

ans. « Au début, à mes 11 ans, parfois j'oubliais d'en mettre mais plus ma poitrine se formait, plus j'avais des remarques de mes copines de mon âge qui me disaient que je devais en porter. Par la suite, c'est devenu une habitude, une norme, je ne me voyais pas sans. Il faut savoir que toutes mes représentations féminines autour de moi en portaient un et critiquaient celles qui n'en portaient pas. » Audrey, 22 ans. « Je ne sais plus bien exactement (quand j'ai commencé à en porter), au collège, je dirais, vers 13 ans peut-être. Je crois hélas que ça a été systématique, comme la majorité des jeunes filles aujourd'hui, on fait comme tout le monde, on ne se pose pas la question, c'est la normalité, on se sent devenir femme en portant cette camisole ! On parle plus aux jeunes filles de mettre un soutif que de leurs premières règles ! » Laura, 32 ans. « J'ai commencé à la fin du collège, quand un garçon m'a dit qu'on voyait mes tétons à travers mon tee-shirt. » Nina, 35 ans. « J'ai porté des soutiens-gorge pendant environ 14/15 ans. Je me souviens qu'à l'époque du collège, c'était vraiment important pour l'image, d'avoir des bretelles de soutien-gorge visibles, qui dépassaient des débardeurs. C'est à ce moment que j'étais très heureuse d'avoir des brassières, puis de véritables soutiens-gorge. Sans nécessité autre que l'image que ça pouvait me renvoyer. D'ailleurs je ne me suis jamais posé la question de l'utilité, c'était simplement une étape vers « la vie de femme ». » Enthea, 30 ans.

« J'ai mis très longtemps à en porter : pré ado, adolescente, je n'avais que des très petits seins (bonnet A trop grand) et ne voyais donc pas l'utilité du « soutien ». J'ai dû commencer vers 17 ans. Ensuite adulte, j'en ai porté (mais avec de grandes difficultés pour trouver une taille adéquate et confortable – bonnets trop grands / molletonnés tout en ayant un tour de torse trop serré – brassières disponibles seulement pour enfants...) pour des occasions particulières : port de robes moulantes, de vêtements transparents, allaitement. Ce n'est que la pression sociale (camarades filles de l'école, du collège, du lycée) qui m'a poussée à demander à en porter, pour faire « comme les autres », pour m'intégrer. Par exemple, à l'âge de 11 ans, j'ai été la seule fille à me présenter à la



piscine uniquement en slip de bain lors du 1er jour des séances scolaires. Le haut du maillot bikini n'est pas un soutien-gorge en soi mais en l'occurrence il a cette fonction de cache seins. Ensuite, adulte, la pression de « conformité » a continué. Femme mariée, puis vivant en union libre, je mettais donc un soutien-gorge pour « remplir » les vêtements que je portais à l'endroit adéquat, pour ressembler à l'image que je pensais devoir montrer pour être une femme, mais seulement de façon ponctuelle quand le « flottement » était trop flagrant, tout en étant

complexée, en attendant que le fait d'avoir des enfants « me les fasse pousser » (je sais c'est bizarre... Scoop : ça n'a pas fonctionné) » Béa, 56 ans. « Au début de ma transition, ça me faisait plaisir de porter un soutif. » Gwenn Loona, 43 ans. « J'ai commencé à avoir de la poitrine tôt, environ en CM2. Ça ne me dérangeait pas mais je jouais beaucoup avec les garçons, je n'étais pas pudique sauf qu'un jour, on se déguisait et je me suis changée devant eux, sans trop penser au fait que je commençais à avoir des seins. Ils ont vu, ils étaient gênés donc ça

m'a gênée aussi. Je me suis ensuite dit que si je portais un soutien-gorge, ce serait mieux. » Léna, 21 ans. « Avec le traitement hormonal, j'ai eu une poitrine naissante à 18 ans. J'étais excitée de voir mon corps se transformer comme je le souhaitais. J'ai mis un soutien-gorge bien push up ! C'était un moyen de mettre en avant ma poitrine, c'est un symbole de la féminité. J'en rêvais depuis le début de mon adolescence, surtout que ma jumelle, elle, en portait. Du coup, j'en portais tout le temps sauf pour dormir. Le reste du temps, c'était inconcevable de ne pas en porter. Ça me légitimait en tant que femme. » Vanessa, 28 ans. « Pour moi, c'était normal d'en porter. J'ai grandi, j'ai eu des seins, j'ai eu honte. Ma mère était seins nus sur la plage pourtant mais une fille m'a dit « Tu mets pas de soutien-gorge ? ». Finalement, on ne se pose pas de question la première fois qu'on enfle un soutien-gorge. Alors qu'il n'y avait pas d'injonction à ça dans ma famille. Je l'ai fait pour être comme tout le monde, pour être comme les filles de mon âge. » Eva, 25 ans.

PASSAGE OBLIGÉ...

Pour notre enquête journalistique, nous avons interrogé 32 personnes concernées par les injonctions à l'épilation et au port du soutien-gorge (lire notre encadré sur le sujet). Sur l'ensemble des réponses, 100% des personnes ont indiqué avoir déjà porté un soutien-gorge, une brassière ou une bralette. Lors de la puberté, majoritairement, pour les femmes cisgenres, lors de la transition, pour les femmes transgenres. Avec ou sans armatures, les répondant-e-s expliquent que ce geste, parfois attendu avec impatience lors de l'enfance, est souvent motivé par l'envie de « faire comme les grandes », par « mimétisme ». Il peut aussi être « un mal nécessaire », selon les situations, comme en témoigne Lorelei, 42 ans : « J'ai une taille qui varie du 40 au 44. Mon soutien-gorge affiche 90D/E le plus souvent, même lorsque je descends à mon poids minimal, je reste à 90D. J'aurais aimé pouvoir ne pas porter cet accessoire qui trop souvent est inconfortable, même dans les grandes marques. J'ai essayé les corsets, les brassières, tous les modèles plus ou moins vantés pour leur confort. C'est malheureusement très onéreux pour un résultat aléatoire. Le poids de ma poitrine trop

sensible se répercute sur les bretelles, générant du petit inconfort à la blessure (taches violettes, abrasions) car j'ai aussi la peau très sensible. Malheureusement, si je me passe de tout soutien, ma poitrine attirée par la gravité tire sur les tissus et mes seins deviennent douloureux au moindre mouvement. Je passe invariablement la fin de la journée les bras croisés, quasi sans bouger. » Dans la plupart des cas, les jeunes filles semblent intégrer l'idée qu'enfiler un soutien-gorge est un passage obligé, non pas pour le confort et la santé, mais pour la symbolique qu'il représente : il est un des leviers qui nous propulse vers le statut de femme.

ET LES POILS, MÊME COMBAT ?

Et qui dit femme, dit imberbe. Surprenant puisque la journaliste et autrice Morgane Soularue nous apprend dans son livre *Cheveux et autres poils* que « filles et garçons ont le même nombre de follicules pileux (petit trou sur la peau dans lequel le cheveu et le poil naissent. Toute notre peau ou presque en contient.) : 4 millions environ, placés aux mêmes endroits du corps. » Ainsi, les cheveux apparaissent à la naissance et le reste de la pilosité survient à la puberté. Là, les hormones s'en mêlent : « Le corps des garçons produit plus d'hormones androgènes, comme la testostérone. Et plus on a de testostérone, plus on est poilu... »

Globalement, le corps des femmes compte moins de poils (toutefois, on sait qu'en raison du syndrome des ovaires polykystiques par exemple, une pilosité importante est susceptible de se développer) mais il en compte quand même. Problème : « Un peu tabous, les poils véhiculent un tas d'idées reçues. On a tendance à les associer à un manque d'hygiène, en particulier sous les bras, car on les croit responsables de la transpiration. » Un argument que l'autrice dément immédiatement après. Toutefois, même si le poil n'a rien à voir là-dedans, la pilosité est genrée et le rasoir devient dès la puberté un autre levier nous propulsant vers le statut de femme (et qui nous fait payer plus cher, merci la taxe rose...).

Parmi les 32 répondant-e-s, 25 ont témoigné de leur rapport à leurs poils. Tout comme pour le port du soutien-gorge, 100% des personnes ont

indiqué avoir déjà eu recours à l'épilation. « Par peur du regard des autres. » Manon, 24 ans. « Par souci esthétique et d'intégration. » Elodie, 25 ans. « Je détestais les poils et j'avais l'impression d'être sale. Je l'ai ressenti (la pression, l'obligation à l'épilation) à mon adolescence et quand j'ai commencé à avoir des rapports sexuels. » Gaëlle, 39 ans. « En y réfléchissant, c'était sûrement par mimétisme et parce que je me sentais obligé.e à cause de la pression de la société. » Ange, 24 ans. « Pour faire comme tout le monde car je ressentais le regard des autres notamment au lycée et au collège. Ayant une maman qui ne s'épile pas, j'ai eu un modèle qui me disait « fais ce que tu veux » mais je n'ai pas compris tout de suite son message, j'avais honte quand elle levait les bras. Dès mes 13 ans, j'ai commencé à me raser les aisselles, les jambes, l'entrejambe. » Audrey, 22 ans. « À l'adolescence, je me suis épilée les aisselles à cause des odeurs de transpiration. Entre 18 et 25 ans, je me suis épilée les jambes ou le sexe

pour la piscine (pression sociale) ou pour les relations intimes. » Sophie, 31 ans. « Au collège, j'avais des poils sous les bras. J'étais hyper fière et ma meilleure pote m'a prise à part pour me dire de les enlever. Je suis passée de la fierté à la honte. Je me suis sentie tellement bête. » Eva, 25 ans. « Pour ne pas être stigmatisée, rentrer dans le moule. J'ai eu une puberté précoce. J'étais complexée et dans ma famille, il y a un tabou autour de la puberté. Je voyais ma grande sœur qui était tout le temps épilée alors j'ai commencé à le faire, en piquant ses outils. » Chloé, 29 ans.

« Une meuf au lycée m'a dit que ça la gênait. Je me suis épilée. Ma mère aussi me met la pression sur mes poils. Mais moi je les aime mes poils ! » Loona, 20 ans. « J'ai eu un mec gros connard. Au lieu de me dire ce qu'il aimait ou ce qu'il n'aimait pas, il me l'a dit par texto, avec des émoticônes : Mouton – Ciseaux – Cochon – Aubergine – Abricot. Traduction : avec mes poils,

La voix des concerné-e-s

Dans le cadre de ce dossier « Poils et tétons », il était primordial de recueillir la parole des personnes concernées par les injonctions à l'épilation et à la dissimulation des tétons. Ainsi, nous avons lancé un appel à témoignages sur les réseaux sociaux et avons récolté de très très nombreuses réponses, que nous avons limité à 32. Parmi les répondant-e-s, figurent des personnes se définissant – dans une, plusieurs ou aucune catégories, le choix leur appartenait – en tant que femmes, cisgenres, pansexuelles, bis, hétéros, transgenres, lesbiennes, valides, personne transgenre non binaire, hétéromantique, asexuelle, porteuses de handicap, blanches, racisées, noires, d'origine marocaine, d'origine italo-tunisienne, d'origine portugaise vivant en Suisse ou encore « pas prise de tête » et « libre dans l'âme ». Toutes ces personnes ont entre 18 et 56 ans (majoritairement entre 20 et 29 ans). Les 32 ont soit répondu à un question-

naire par mail et par messages privés sur les réseaux sociaux, à une interview en face à face ou par téléphone ou ont choisi d'écrire librement leurs récits. La totalité a abordé son rapport à sa poitrine et aux soutiens-gorge et 25 ont abordé leur rapport aux poils et à l'épilation. Certain-e-s ne portent pas de soutien-gorge et ne s'épilent pas. D'autres laissent pousser leurs poils et mettent des bralettes. Certain-e-s rasant certaines zones du corps et portent une brassière lorsqu'elles ont des hauts transparents. D'autres aiment la lingerie en tant qu'accessoires de séduction et se rasent uniquement lorsqu'elles sont célibataires. Tou-te-s étaient ravi-e-s d'avoir un espace pour en parler. Librement. Et de pouvoir partager leurs expériences et ressentis face aux injonctions et aux diverses manières de s'en émanciper. Nous les remercions infiniment pour leurs réponses, leurs réflexions et leur sincérité.

je suis dégueulasse, une fois épilée, il pourra me baiser. » Elly, 30 ans. Grande classe...

INJONCTIONS, INJONCTIONS, INJONCTIONS

Les réactions sont variées mais sans appel. Le kit de la féminité se compose de maquillage, d'un lisseur, d'un rasoir, de crème dépilatoire, de tampons, serviettes ou coupes menstruelles, d'un soutien-gorge avec ou sans armature ou encore une brassière... Et on le vend aux jeunes filles de plus en plus tôt comme en témoigne notamment Florence Braud, fin août, sur Twitter : « Tu as 8 ans, tu mesures environ 128 cm, tu joues encore aux petites voitures et à la dinette, mais surtout, surtout, n'oublie pas de mettre ta brassière rose REMBOURRÉE pour ta rentrée en CE2 !!! #SexismePasNotreGenre. » Elle accompagne la publication d'une photo de la dite brassière rose rembourrée « Girls by Athena » et poursuit : « Sérieusement, c'est quoi l'idée ? Quel est le message envoyé aux gamines de 8 ans ? À quel moment une marque se dit que oh, et si on faisait complexer les fillettes qui n'ont pas de seins ? (Parce que oui, c'est bien connu,

à 8 ans c'est important d'avoir des seins...). » Quatre ans plus tôt, elle avait déjà rédigé un billet de blog sur le sujet et songe que dans quatre ans, il sera toujours d'actualité. La discussion s'anime sur le réseau social. De nombreuses femmes commentent, scandalisées elles aussi par le produit fustigé mais majoritairement, elles témoignent de la difficulté, voire de la « galère » à trouver un haut de maillot de bain non rembourré pour les pré-adolescentes et les adolescentes. Rares sont celles qui s'indignent au même titre que Florence Braud qui recadre parfois le débat : « Plusieurs personnes me répondent dans les commentaires (de manière parfois agressive) que les coques servent « à cacher les tétons qui pointent ». Ok. En quoi est-ce un problème des tétons qui pointent à 8 ans ? Et même, à 20, 40 ou 80 ans ? » Injonction à porter un soutien-gorge, injonction à cacher ses tétons, injonctions à épiler ses poils...

« Les injonctions sont de plus en plus nombreuses et surtout de plus en plus précoces. », nous signale Camille Froidevaux-Metterie, phi-

« On ne se défait pas rapidement de décennies de formatage mais le foisonnement des initiatives me fait penser que les plus jeunes ont de la chance. »

losophe féministe et autrice. Celle qui a écrit *La révolution du féminin* dédie un chapitre aux seins quelques années plus tard dans *Le corps des femmes – la bataille de l'intime*, puis récemment tout un livre intitulé *Seins – En quête d'une libération*. Parce qu'elle a découvert et pris conscience que les seins sont singulièrement absents des initiatives de réappropriation du corps, « grands oubliés de la dynamique d'émancipation » comme elle le formule en titre de son introduction. « Il est important de replacer le féminisme dans le temps long de l'histoire. Les années 1970 ont été celles du second grand moment féministe (après la bataille pour le droit de vote), celui qui visait à libérer les femmes du carcan de leur corps procréateur. Mais, dans les décennies qui ont suivi, ces sujets corporels ont disparu du champ féministe. Depuis le début des années 2010, une nouvelle génération de féministes se ressaisit de chaque centimètre cube du corps des femmes. La dynamique à l'œuvre est puissante. Elle témoigne de ce que les femmes ont décidé de se réapproprier leurs corps sexués et intimes, sur le versant négatif de la lutte contre les injonctions objectivantes comme sur le versant positif de l'exploration de toutes les dimensions de nos vies incarnées. On ne se défait évidemment pas rapidement de décennies de formatage mais le foisonnement des initiatives me fait penser que les plus jeunes ont de la chance. », explique-t-elle.

Dans son livre *Seins – En quête d'une libération*, Camille Froidevaux-Metterie donne une place prépondérante aux vécus et ressentis des femmes qui témoignent et à leurs seins, photographiés toujours nus, toujours de deux manières : en portrait, le corps orienté de $\frac{3}{4}$, et en portrait encore mais avec les mains dans le champ. Jamais le visage n'apparaît : « Les seins peuvent être comme des visages. Après

avoir fait le portrait des seins, je demandais aux femmes de faire entrer leurs mains dans le cadre, cela faisait entrer une partie de leur personnalité mais aussi leur âge. »

On lit l'ouvrage et on respire. Nos seins sont tous différents. D'une diversité infinie, comme le dit et le démontre l'autrice. C'est la représentation que l'on en fait qui est unique. Les seins, en forme de demi pomme, bien ronds, fermes et galbés, « ce sont des seins irréels, ils existent évidemment mais de manière minoritaire. »

GROSSE PRESSION, GROS COMPLEXES

Visant à faire croire qu'ils constituent la norme, il s'agit là d'un idéal, impossible, à atteindre. En pratique, ça donne source à de nombreux complexes. Comme en témoigne Julie, 30 ans : « À l'adolescence, j'étais très complexée par ma petite poitrine asymétrique. J'enviais beaucoup ma sœur et son bonnet D, et je pensais qu'en portant de gros push-up (parfois même en dormant), j'allais « dresser » mes seins à remonter. Après des années de baleines douloureuses et de bretelles tombantes insupportables, je suis passée aux brassières rembourrées. Je voulais des seins ronds, bien dessinés. J'avais une idée très précise de ce que devait être le corps de la femme, aussi bien au sujet de la poitrine que de toutes les autres parties de son corps. Je n'étais d'ailleurs pas très heureuse dans ma peau puisque le reflet du miroir était loin de me renvoyer l'image de cette femme idéalisée. »

Elle nous précise ensuite : « Au sujet de ce corps féminin idéalisé : le premier modèle a été ma mère : mince, fine de visage, sensuelle sans être apprêtée, plutôt menue, la poitrine bien présente sans être imposante. J'ai grandi en entendant que je ressemblais surtout à mon père. À l'adolescence, cet idéal s'est cristallisé autour de ces jeunes filles minces, le ventre hy-



per plat, la poitrine haute et le corps ferme. Bonjour clichés... Je ne fais pas dans l'originalité, mais c'est un modèle qui m'a été imposé par les pages « ados » du catalogue La Redoute quand je commandais des vêtements, les actrices de mon âge qui jouaient dans les films à succès, les copines de classe qui restaient minces et attirantes. Et ce, toujours au naturel. »

Jeunes, on se compare et on se soumet à la pression d'une société qui depuis longtemps objective le corps des femmes. Dans *Seins – En quête d'une libération*, Camille Froidevaux-Metterie écrit : « L'apparition des seins est aussi immaîtrisable qu'inéluctable, elle inscrit la fille dans une histoire qui est à la fois la sienne propre et celle de toutes les femmes, une histoire dont le cours est par ailleurs inflexible. Elle peut se couper les cheveux, ne porter que des pantalons, refuser tout signe extérieur de féminité, elle ne pourra se défaire de ses seins, sauf à se faire opérer. Têtue, leur présence figure l'évidence d'une condition sexuée définie à l'aune de l'ordonnement phallogocentré du monde. On peut dire que les seins fonctionnent tout à la fois comme l'augure, la preuve et l'emblème de la féminité entendue comme un mixte de disponibilité sexuelle et de dévouement maternel. Leur renflement indique que la fille est désormais soumise au regard des hommes, bientôt prête à « accueillir » leurs mains et leurs sexes, susceptible d'être fécondée. Personne ne l'annonce en ces termes mais les concernées le savent et développent des comportements qui en témoignent : honte, dissimulation, comparaison, détestation ou, à l'inverse, exposition, exaltation, séduction, jouissance. Les seins signifient, et imposent même, la présence inéquivalente du féminin. »

RÉÉDUCATION DES MENTALITÉS

Le féminin, et c'est là que se niche la problématique, est une construction sociale. La société l'associe à la douceur, au calme, au côté maternel, à tout ce qui s'apparente au soin et à l'aide aux personnes mais aussi à la nature, etc. Les petites filles sont éduquées en direction de cet idéal de féminité : les cheveux longs, lisses, éventuellement noués d'un ruban rose, portant des robes et des chaussures vernies, elles ne font pas de bruit, sont studieuses et sérieuses,

toujours prêtes à aider leur prochain, à consoler leurs camarades, elles jouent à la poupée et à la dinette quand elles ne sont pas occupées à lire des bouquins (de préférence sur les chevaux et les dauphins) et elles n'ont aucun sens de l'orientation (oui, nous aussi on s'est étouffé en l'écrivant).

En grandissant, elles apprendront qu'elles sont faites pour créer la vie et éduquer les enfants... et entretenir la maison... et satisfaire leur mari. Depuis quelques années, elles doivent également réussir à tout prix leur carrière professionnelle (sans non plus dépasser Monsieur...). Notons donc qu'en 2020, la vision (rétrograde) hétéronormée domine toujours le monde et la féminité s'incarne désormais dans un méli mélo mêlant Blanche-Neige et Wonder Woman, une Barbie des temps modernes. Et cette dernière n'a ni tétons, ni poils. En plus de 50 ans, les femmes ont conquis des droits et des libertés pour elles et leurs corps. Mais elles n'y sont autorisées que dans une certaine mesure.

« Les femmes apprennent à bien gérer leur corps. Par exemple, on intègre l'idée qu'il faut être bien épilée avant un rendez-vous. C'est une injonction qui bride la sexualité féminine. Il y a un lien entre femme objectivée et femme épilée. Le poil, il dérange énormément sur le corps d'une femme. Cette barrière franchie qu'on ne veut pas voir dérange la virilité de ces messieurs ! Je trouve ça très intéressant de pouvoir repenser les genres. », explique Enthea, photographe et co-fondatrice, avec Amandine Petit-Martin, du projet de rééducation visuelle collective Soyeuses, à suivre sur Internet et sur Instagram. Elle trouve que les poils au soleil, c'est beau : « Mais c'est souvent l'été qu'on complexe par rapport à ça. En même temps, on nous apprend depuis qu'on a 10 – 12 ans qu'il faut enlever nos poils... Alors quand vient la saison des shorts et des jupes... »

Partout autour de nous, dans les magazines, sur les panneaux publicitaires, en couverture de bouquins et de BD, dans les clips, les séries et les films, les femmes sont sans poil. L'objectif de Soyeuses : proposer de nouveaux modèles. Avec des femmes non épilées. « Je ne fais pas des photos à la chaîne. Je travaille avec



un-e modèle, pas avec une statue. On discute beaucoup avant que je fasse les photos. On échange, on tourne autour du sujet. C'est hyper important de les photographier en tant que sujets. On a toutes une histoire, on a toutes des histoires différentes. Et le poil est là au milieu de tout ça. On a toutes une pilosité différente. Des cheveux longs, des poils courts, très marqués ou invisibles... », souligne Enthea. La première photo visible sur le site montre une femme au crane rasé et aux jambes poilues qui allaite son enfant. On scrolle et on découvre une série de

photographies sublimes et captivantes. Toutes les femmes y sont différentes. Leur pilosité aussi. Ce qu'on regarde, c'est l'ensemble de la photo. On ne focalise pas sur les poils qui souvent apparaissent dans un second temps. Ils sont de l'ordre du détail et n'ont rien de choquant.

« On veut montrer de nouvelles manières de vivre librement en tant que femmes. La question du poil est beaucoup tournée en dérision mais elle est très symptomatique de ce que l'on impose aux femmes. Faut qu'on puisse faire ce

« La question du poil est très symptomatique de ce que l'on impose aux femmes. On veut montrer de nouvelles manières de vivre librement en tant que femmes. »

qu'on veut ! Mais ça prend du temps... Sur le poil, le regard n'est pas neutre encore ! », précise la photographe.

UTILITÉ VS ESTHÉTIQUE & DOMINATION

La question de la représentation, de ce que l'on donne à voir des femmes, est cruciale. Elle traverse l'Histoire. Cheveux, barbes, types de coiffure... sont des marqueurs de rangs et de classes sociales. Ils désignent également notre appartenance à un groupe spécifique, une communauté, etc. Mais ils véhiculent également des stéréotypes et des assignations, principalement genrés et sexués. Dans *Cheveux et autres poils*, Morgane Soularue rappelle la fonction des poils : « Nos cheveux et nos poils ne sont pas là pour rien, ni pour faire joli ni pour nous embêter. Très utiles, ils ont beaucoup à raconter et en disent longs sur nous. » En effet, elle explique leur rôle d'isolants thermiques, permettant de réguler notre température corporelle selon les saisons et de protéger l'épiderme contre les rayons du soleil. Elle précise : « Si on a moins besoin de ce rôle isolant qu'à la préhistoire, le poil et le cheveu ont toujours un rôle social et esthétique. » Les cils et les sourcils empêchent les impuretés et la sueur de rentrer dans nos yeux, les poils de nez et d'oreille barrent la route aux poussières extérieures et les poils sous les aisselles et sur les organes génitaux réduisent « les irritations et les inflammations liées aux frottements des vêtements, aux impuretés et plis de la peau. » Toutefois, par souci esthétique, on exige de la moitié de l'humanité qu'elle éradique ces poils de la surface de sa peau, pubis compris !

« Dans les productions pornographiques des années 70, les mottes foisonnantes étaient pourtant légion. Le site web *Waxing Nostalgic* retrace en quelques photos les évolutions des

pubis des playmates du magazine *Playboy* à travers les âges. Jusqu'aux années 80, elles dévoilent des sexes en totale liberté pileuse. À partir des années 90, le ticket de métro devient la norme. Au-delà de 2005, les poils ont totalement disparu. », écrit Stéphane Rose dans *Défense du poil contre la dictature de l'épilation intime*. Quelques pages plus loin, il cite la psychanalyste Daniela Litoiu-Colliard : « depuis cinquante ans, les femmes se sont « masculinisées » en s'appropriant de plus en plus des rôles tenus jusqu'alors par les hommes. Elles sont désormais ministres, chefs d'entreprise, chefs de famille... Elles arrivent même à faire des enfants sans les hommes ! Leur imposer l'épilation permet aux hommes de conjurer la peur profonde qu'ils éprouvent face à la puissance de la femme et sa nature sauvage, incarnée par ses poils. Comme s'ils avaient peur d'être castrés par ces femmes... Le fantasme du sexe glabre qui renvoie à la pré-puberté rejoindrait-il celui de la puissance masculine qui ne peut se vivre devant une femme mûre et velue ? »

QUI DÉTIENT LE CORPS DES FEMMES ?

Les poils font débâter les hommes, coupons-les (les poils...). Les tétons font bander les hommes, cachons-les (les tétons...). L'un comme l'autre, ils sont obscènes. Chez les femmes. Ils renvoient à la sexualité. Des hommes. Hétéros. Cisgenres. La norme absolue. La perfection. Le pouvoir. De détenir le corps des femmes. De déposséder les femmes de leurs propres corps. « Pendant très longtemps, les femmes ont dû demeurer des corps « à disposition », dans les deux fonctions sexuelle et maternelle. En tant qu'organes de l'allaitement et organes de plaisir, les seins condensent ces deux fonctions. Ils ont un rôle instrumental dans la vie sexuelle, ils servent d'appâts. Pour exciter et attirer le regard, ils doivent être suffisamment visibles,

suffisamment gros donc. Mais une fois la relation sexuelle engagée, les femmes regrettent que les seins ne soient pas suffisamment investis par leurs partenaires masculins. », analyse Camille Froidevaux-Metterie.

Montrer une partie des seins serait recommandé donc mais les aréoles et les tétons sont bannis de la vision autorisée. Pour toutes les raisons invoquées par la philosophe, le soutien-gorge est l'arme idéale : il permet de donner cette forme bien arrondie, cette impression de fermeté, cet effet de nichons remontés-collés-serrés et de dissimuler aréoles et tétons par la même occasion. Et va dès lors jusqu'à dissimuler les « vrais

seins ». On ne sait pas, on ne sait plus ce à quoi ressemble les poitrines des femmes qui tentent par divers procédés d'atteindre cette demi-pomme, qui donnera tant envie aux hommes de croquer dedans. On complexe, on compare, on jalouse, on envie, on rejette, on fait des tours de passe passe, on négocie... On lâche l'affaire ? Pas dans une dimension d'échec, non, loin de là.

Dans une dynamique de confort, d'émancipation personnelle, de militantisme collectif... Les raisons ne manquent pas à celles qui rejoignent *Free The Nipple* et *No Bra*. D'ailleurs, aucune obligation de revendiquer une appartenance à





du corps des femmes et de la réappropriation de celui-ci par les un-e-s et les autres.

PAS À PAS

Oui, le confinement a aidé certaines femmes à s'interroger sur leur rapport à leur corps. Plus précisément à questionner les diktats esthétiques qui pèsent sur la gent féminine, principalement. Elles ont pu expérimenter le naturel. Elles ont pu constater que le ciel ne leur tombait pas sur la tête lorsqu'elles laissaient leurs poils pousser et leurs seins en liberté. Elles ont pu découvrir que leur poitrine avait réellement besoin de soutien ou au contraire que le soutien-gorge n'était qu'une contrainte supplémentaire vis-à-vis de leur corps. Il y en avait qui le savaient déjà et d'autres qui n'ont pas eu le temps / la chance / le loisirs / l'opportunité / l'envie / ou autre d'explorer le sujet. La démarche n'est pas neutre. La déconstruction face aux assignations de genre et injonctions à la pudeur et à la dissimulation n'est pas appréhendée et vécue de la même manière par tou-te-s.

De manière globale, les répondant-e-s ont démontré dans leurs récits un épanouissement incontestable à partir du moment où elles avançaient à leur rythme, selon leurs choix, décidés du jour pour le lendemain ou appliqués pas à pas. Il y a parfois un déclic. Parfois, non. Pour Julie, 30 ans, c'est un séjour à la campagne. Pour Agathe, 24 ans, ce sont d'abord les périodes de vacances, puis le confinement. « Je fais du topless sur la plage, ça ne me dérange pas. Mais je suis surprise souvent d'être quasi la seule. Quand j'étais petite, on allait sur des plages nudistes et je me souviens qu'il y avait quasiment que des hommes. C'est surprenant quand même... Pendant les vacances, j'ai l'habitude d'abandonner le soutien-gorge. Pendant le confinement, je n'en mettais plus du tout. Par contre, je travaille avec des enfants et j'en mets dans ce cadre-là. Quand je sors, parfois, dans la rue, je le sens pas donc je préfère porter un bandeau. »

Pareil pour Vanessa, 28 ans : « Pendant le confinement, j'étais chez moi. Je n'avais pas besoin de sortir. À part pour faire quelques courses et je n'en mettais pas pour y aller. Je n'ai eu aucun regard particulier... Quand j'ai repris le boulot

(en présentiel, ndlr), j'ai mis un soutien-gorge le premier jour mais je ne me suis pas sentie bien. Je sentais physiquement la différence. Dès le lendemain, je n'en ai plus mis. Si on voit mon téton, ce n'est pas grave, je ne montre pas mes seins ! Oui, une pointe peut apparaître mais je ne cherche pas à la faire apparaître. »

Pour Lucile, 33 ans, c'est la pratique du Qijong qui a été l'élément déclencheur, il y a quatre ans : « Quand il fallait écartier les bras, ouvrir le plexus solaire, remplir la cage thoracique d'air, j'étais tout simplement gênée par mon soutien-gorge. Au départ, je l'enlevais pour pratiquer puis le remettais après. Ensuite, plus j'ai pratiqué, ressenti le bien-être de mettre mon corps en mouvement, et plus je n'avais pas du tout envie de retourner dans un vêtement qui me serrait. » Cela suscite des réactions : « Pour ma mère, c'était très étrange de faire ce choix et en même temps assez osé je crois. Quand je lui en ai parlé, elle m'a dit que ça allait se voir. Ah, on allait voir ma poitrine. Et puis, elle a rajouté, bon tu es encore jeune. Alors si c'est une jolie poitrine, on peut retirer le soutien-gorge ? Je lui ai alors demandé si elle avait remarqué que je n'en portais pas depuis le début de notre conversation. Ah bah non. Une croyance, une peur. J'ai continué de vivre sans soutien-gorge. Je ressens plus de liberté dans mes mouvements, j'ai aussi moins chaud l'été et mon portefeuille s'en porte bien ; pour avoir de la qualité, il faut y mettre le prix quand même.

Aujourd'hui, je suis enceinte, mes seins ont un peu grossi mais j'ai encore moins l'envie de me sentir étriquée dans des vêtements. Je témoigne parce que la sage-femme qui me suit a remarqué que je ne portais pas de soutien-gorge en m'auscultant et m'a dit : « Mais vous ne portez pas de soutien-gorge ? Non. Mais vous n'avez pas une petite poitrine ? Non. Ah parce que j'ai une ado qui ne veut pas en porter et je cherche des arguments pour qu'elle en porte. Donc cela me fait réfléchir. » Je ne veux pas convaincre les mamans de dire à leurs ados de ne pas porter de soutien-gorge, je souhaite juste que chacune nous puissions avoir le choix. Si on hésite à passer à l'action, que ce soit pour mettre un soutien-gorge ou pour le retirer, on peut le voir

un mouvement, c'est là l'idée : avoir le choix. Avoir le choix de faire ce que l'on veut. S'épiler ou pas. Porter un soutif ou pas. Tout comme les seins ont des formes différentes, que les aréoles et les tétons varient d'une personne à l'autre dans leur couleur, texture, taille, que les poils poussent plus ou moins lentement, plus ou moins selon les endroits du corps, qu'ils sont fins ou drus, etc., les personnes qui ont témoigné auprès de la rédaction dans le cadre de ce dossier ont des raisons, des réactions, des ressentis et des vécus plus ou moins différent-

e-s d'arrêter, progressivement, définitivement, par alternance ou pas du tout le port du soutien-gorge (de la brassière ou de la bralette) et/ou l'épilation.

Souvent, elles se rejoignent sur les injonctions subies en tant que personnes définies et/ou perçues en tant que femmes et leurs conséquences. Elles relatent des expériences communes dues à leur sexe et à leur genre mais font part de parcours personnels, résultant de leur émancipation individuelle mise en résonnance avec les réflexions collectives naissant autour

comme une expérience pendant quelques jours et relever comment cela se traduit dans notre corps, sur notre respiration, sur notre bien-être, sur notre confiance en soi. »

PAS TOUTES PAREILLES

Elle conseille également à toutes les personnes craignant le regard des autres de démarrer le no bra en hiver puisqu'en général, les couches de vêtements s'accumulent sur notre corps à cette période. Sans se sentir contraintes non plus. Elle enfiler un débardeur léger par exemple quand il fait froid et qu'elle n'a pas envie que ses tétons entrent en contact direct avec le tissu qui les couvre. Comme cela peut être le cas en période de règles ou quelques jours avant le début des menstruations. Camille, 25 ans, réfléchit actuellement au no bra, elle a du mal à accepter sa poitrine au naturel : « Si je passe au no bra, je pense que je porterai un soutien-gorge (ou un bandeau ou une brassière) sous des vêtements où il y a risque de tout voir, ou pour une occasion particulière. Je porterai un soutien-gorge ou une brassière à cause du SPM (syndrome pré-menstruel, ndlr), j'ai la poitrine plus sensible avant mes règles et du coup, j'ai mal en descendant/montant les escaliers, quand ils bougent trop, donc je préfère en porter pendant cette période. » Elle craint que l'on voit ses tétons. Elle craint les remarques. « Et le fait aussi qu'un sein puisse malencontreusement sortir de la tenue aussi. Mais globalement je suis à l'aise dans un soutien-gorge, ça ne me dérange pas d'en porter, je trouve ça beau, et selon le modèle ça peut faire une belle poitrine. J'essaie d'apprendre à aimer ma poitrine au naturel et pas seulement avec un soutien-gorge, c'est pour ça que je tente le no bra parfois chez moi. »

Nina, 35 ans, a commencé à mieux accepter son corps et ses « seins pas énormes ». Elle passe progressivement à des brassières et à des soutiens-gorge sans armatures. Si pendant l'été et les vacances, elle s'en passe aisément, en revanche, quand la rentrée de septembre arrive, elle rempile : « Je suis prof au collège, je pense que ce ne serait pas du tout accepté. J'ai déjà eu des soucis avec ma cheffe parce que je portais des shorts, je n'ose même pas imaginer si je me pointais sans soutif. J'ai déjà vu

une collègue le tenter sans souci, mais personnellement mes tétons pointent très souvent, et je n'assumerais pas. C'est connoté sexuellement et ça attire le regard. »

Ainsi, elle l'avoue, elle est gênée si dans la rue, un jour où elle ne porte pas de soutien-gorge, elle croise un voisin ou un élève. « Cette année, pour la première fois, je suis frustrée de ne pas pouvoir poursuivre le no bra à la rentrée. Je cherche des brassières légères du coup, et peut-être qu'avec des tee-shirts côtelés où on ne voit pas trop les détails, je tenterai le coup. », poursuit-elle. Mais ça ne l'empêche pas de se sentir de plus en plus épanouie : « Après l'allaitement de mes jumelles et de mon fils, j'ai cru devoir dire au revoir à mon plaisir d'avoir des seins. J'ai commencé leur deuil. Et puis ça s'est remis peu à peu. Alors je profite ! Je les aime, mon homme aussi. Je ne me cache plus quand je me ballade torse nu à la maison. Il y a quinze ans, c'était l'inverse. Même dans l'intimité je les cachais. »

OUI, MAIS...

Certaines l'enlèvent car il crée une gêne, un inconfort ou même des douleurs. C'est le cas de Léna, 21 ans : « Je commençais par ne plus en mettre quand on ne pouvait pas forcément voir mes tétons, puis au fur et à mesure, je me suis écartée du regard que pouvaient avoir les gens donc je n'en ai plus porté du tout. Par confort, puis par militantisme. » Pour Manon, 24 ans, il est quasiment impossible d'imaginer de ne pas en porter, avec son 95E : « Même si j'entends beaucoup de témoignages de personnes qui ont une forte poitrine et qui arrive à ne plus en porter, ce n'est pas le cas pour moi. Quand je suis chez moi et que je n'en porte pas j'ai très vite mal au dos. Et un autre problème que j'ai découvert : la transpiration ! Je transpire de ouf de sous les seins avec l'effet peau contre peau, c'est désagréable et ça fait des traces sur le t-shirt donc super... Je pense que c'est un de mes plus gros freins, même si je me remusclais le dos, j'aurais trop peur de ne pas porter un soutif au boulot et d'avoir des traces de transpi sous les seins... »

Elly, 30 ans, de son côté explique que c'est en changeant de milieu professionnel qu'elle a pu

« J'essaie d'apprendre à aimer ma poitrine au naturel et pas seulement avec un soutien-gorge. Pour ça, je tente le no bra parfois chez moi. »

se libérer peu à peu de cette injonction. « Quand je travaillais au bar, un client m'a dit un jour « Tu n'as pas le droit de parler sans nichons ». J'ai acheté un push up. Je ne me sentais pas en sécurité « sans nichons »... Si tu as le téton qui pointe par exemple au bar, tu te fais insulter... le matin, quand je partais bosser, je mettais une armure en quelque sorte. Mes cheveux roses m'ont protégée aussi de pas mal de connards. Aujourd'hui, je mets un soutif ou je n'en mets pas, selon mes fringues ou selon par exemple si je vais en rendez-vous pro, genre pour obtenir des subventions... Et je me sens apte à parler dans n'importe quelle situation ! », lance-t-elle. Gwenn Loona, 43 ans, travaille également dans un bar : « Dans cet univers, t'as pas la même liberté. Il y a à la fois la haine des trans et à la fois l'érotisation des corps des femmes. Tout ce que je suis. Je suis obligée de mettre un soutien-gorge au bar. » En dehors, elle choisit, sa fille aussi. « J'ai élevé mes enfants seule, j'ai une fille et un garçon. Mes enfants ont eu une éducation féministe et ma fille se libère des carcans, c'est elle qui décide. On ne veut pas rentrer dans la dynamique de l'ancien monde. On s'en libère en tant que mère et fille en train de vivre notre puberté en même temps, ensemble. Bah, on se marre bien ! » En revanche, pour Loona, 20 ans, impossible de se sentir en sécurité sans enfiler une brassière : « L'insécurité se traduit partout. Même chez moi. Je dors avec. J'ai vraiment vachement peur du regard des autres. »

L'INTIME EST POLITIQUE

Il y a des tonnes de motivation pour ne plus porter de soutien-gorge. Des tonnes de manière de le faire. Par alternance, en hiver, pendant les vacances, chez soi, dans les lieux identifiés (par la personne concernée) comme étant sécurisés et bienveillants, en portant un débardeur léger, en mettant une bralette, en portant des caches

tétons, progressivement. Ou définitivement. Par confort, par militantisme, par choix. Il y a aussi des raisons d'en porter. Parce qu'on a des problèmes de dos, une peau sensible, qu'on trouve nos seins beaux aussi dans de la lingerie, qu'on s'en sert comme un accessoire de séduction, qu'on n'assume pas d'avoir les tétons qui pointent, qu'on a une poitrine un brin ou très handicapante si elle n'est pas soutenue, pour faire du sport, etc. Il y a aussi des stéréotypes et des peurs. Les tétons qui pointent sont signe d'excitation sexuelle chez les femmes. Cliché, ce n'est pas la seule explication. Une femme qui ne porte pas de soutien-gorge est une allumeuse. Cliché. Une femme qui ne porte pas de soutien-gorge et qui ne s'épile pas est une lesbienne qui veut ressembler à un homme. Cliché encore et encore. Mais ceux-ci ont la vie dure et le problème perdure car majoritairement, on accable les femmes que l'on décrète fautives et responsables « d'aguicher », de « l'avoir cherché ».

Quand on prend la problématique par l'autre bout, on prend conscience que le souci vient non pas des femmes mais du regard sexualisé que l'on porte sur elles, en tant qu'objets. « La première fois que j'ai enlevé mon soutif pour dormir avec un gars, c'était pour être libre, pas pour qu'on couche ensemble. Il m'a violée. », déclare Sadbh, 18 ans. Quand va-t-on enfin écouter et prendre au sérieux les femmes ? On renvoie sans cesse le corps à l'intime. Il l'est. Et l'intime est politique. Si les Femen utilise leurs poitrines comme un outil d'action et un vecteur de messages, toutes les femmes ne sont pas obligées de revendiquer leurs libertés sur leurs seins. Chaque démarche compte. De celle qui se pose des questions sur le pourquoi du comment à l'activiste torse nu, elles se battent pour arracher leurs droits comme les militantes des



années 70 ont arraché leurs soutifs (la légende veut qu'elles les aient brûlés...).

Chacune à son échelle et à son rythme, selon ses envies et possibilités. « C'est une dé-

construction sociale importante, ça change la vision que l'on a de soi et celle que l'on a des autres. Ce qui est dommage, c'est que quand on essaye de se déconstruire, genre du soutif, on va trouver des femmes qui vont nous mettre

dans la tête qu'il faut en mettre. On ne devrait pas se juger, on devrait être solidaires ! Quand on fait les choses en sachant pourquoi on les fait, on est moins dans la souffrance. Quand on a le choix, on vit mieux les choses. Les poils sont beaux, les tétons aussi sont beaux. Et ils ne sont pas forcément sexuels. Moi, je trouve personnellement qu'avec des poils, on ressent plus de choses... », commente Eva, 18 ans.

UN SENTIMENT DE RÉAPPROPRIATION

Qu'elles apprécient ou non, ou pas trop, ou de temps en temps, leurs seins, les répondant-e-s qui composent autour du no bra parlent toutes de réappropriation de cette partie-là de leur corps. Décomplexées pour certaines, libres de leurs mouvements pour d'autres. Ou les deux. Lili, 38 ans, les trouve « plus beaux, plus libres ! » Coraline, 19 ans, porte maintenant des hauts moulants sans complexes : « Au début, j'avais des caches-tétons mais que lorsque je portais des habits moulants, sachant que je portais habituellement des habits fluides voire oversize et que j'ai une forte poitrine donc mes tétons se voient moins. Mais un coup, j'en ai perdu un en ville et je m'en suis rendue compte qu'en rentrant chez moi. Après j'avais la flemme d'en racheter une paire alors que j'en avais encore un et puis je me suis dit que si c'était arrivé alors c'était un signe et que je ne devais pas en porter et qu'au fond, moi je m'en fiche, je n'ai aucun problème avec le fait que mes tétons se dessinent à travers mon haut ! »

Rebecca, 30 ans, fait même des randonnées sans soutif : « Avant, j'étais dans l'optique que je ne supportais pas le contact direct de mes seins avec les textiles... En fait non. Une question d'habitude, de changement de pensée et d'acceptation de son corps. Je fais des randonnées sans et je suis même allée courir dans les montagnes sans. Je trouve ma poitrine encore plus belle ainsi. Certes, je porte des soutifs si le t-shirt est transparent ou qu'un sein pourrait s'échapper du décolleté. Sinon il n'est plus question que je porte ces instruments. Je suis persuadée que j'en respire mieux. Fin du saucissonnage pulmonaire ! » Gaëlle, 39 ans, se sent enfin libre : « Libre de mes choix, libre de mon corps ! » Et pourtant, ça n'a pas toujours

été simple : « Pendant très longtemps, j'ai été complexée à cause de mon petit 85A, tout le monde me disait que ce n'était pas féminin, que je ressemblais à une petite fille, que je ne pourrais jamais allaiter. Psychologiquement, ça a été très difficile pendant près de 25 ans. »

À 38 ans, Sophie, du blog Woods Witch, ressent elle aussi pour la première fois l'acceptation : « Je crois que c'est la plus belle victoire à mes yeux. Je suis ce qu'on appelle une plus size et rares sont celles qui ont une si petite poitrine par rapport à leur poids. Accepter mon corps fut la bataille de ma vie sous bien des aspects et j'ai encore beaucoup de chemin à parcourir. » Si elle éprouve un sentiment de réappropriation de son corps à travers le no bra, c'est « parce que c'est un choix en pleine conscience et non pas un choix pour se conformer aux critères sociaux. Cela aide à s'assumer telle que l'on est. » Pour Elodie, 25 ans, ne pas porter de soutien-gorge, « c'est comme ne pas avoir d'écharde dans le doigt. »

COMPOSER À SA MANIÈRE

On pourrait encore et encore et encore retracer et partager les récits de nos répondant-e-s. Nombreux, fournis ou synthétiques. Le sujet les inspire et les anime. On ressent le besoin de parler de leurs ressentis intimes, qui deviennent au fur et à mesure qu'on les croise pour les analyser, des vécus communs, même si encore une fois, toutes les personnes ayant témoigné n'adoptent pas toutes la même trajectoire et les mêmes réactions. Et c'est bien heureux. Puisqu'il est question de choix.

Ce qu'elles expriment justement, c'est bien le fait qu'elles ne le sentent pas ce choix au départ, lors de leur puberté. Alors, elles l'ont pris et ont fait à leur manière, comme elles veulent, comme elles peuvent. La plupart ont entamé en parallèle ou en décalé des démarches similaires concernant d'autres aspects de leur quotidien, toujours en lien avec leur corps. Comme Sophie, mentionnée ci-dessus, qui a au même moment arrêté la pilule : « Je pense qu'une fois que l'on entreprend certaines démarches, de remise en question sur ces choix de vie de femme, à un moment donné la question du port du soutien-gorge se pose, d'où cette corrélation finalement

je suppose. » Souvent – par conséquent, pas tout le temps – elles ont donc développé des réflexions autour de l'épilation et de leur rapport à leurs poils. Lise, 28 ans, continue « de trouver la lingerie belle, ou sexy, en certaines circonstances », tout comme Vanessa, 28 ans, aime s'en parer par moment dans l'intimité de son couple, mais, poursuit Lise : « Quel plaisir de m'en être libérée au quotidien ! Je fais un parallèle entre la libération de mes seins et la pousse de mes poils. Je n'assume pas encore totalement de porter une robe courte lorsque mes jambes sont poilues de plusieurs mois, mais depuis quelques années, je suis beaucoup moins à l'affût du moindre poil qui repousse. L'aisselle est l'endroit qui me dérange le moins lorsqu'elle est poilue. Je trouve même que c'est un symbole de féminité assumé, et en certaines circonstances, cela me plaît d'avoir les dessous de bras poilus (je me rends bien compte que je suis soumise aux injonctions, et que c'est bien parce qu'on voit de plus en plus de femmes l'assumer que cela me plaît !). »

LE POIDS DU REGARD

Elle est loin d'être la seule à laisser ses poils d'aisselle tranquilles, à assumer ses poils de jambes en hiver, à chasser à la pince à épiler les poils de l'entrejambe qui dépassent du maillot de bain l'été ou encore à se sentir mal à l'aise lorsqu'elle expose sa pilosité aux regards extérieurs. Il semble, au vu des témoignages, que l'épilation soit une injonction plus difficile à combattre que le port du soutien-gorge. Ce qui pourrait s'expliquer par le fait que les seins, qu'ils soient apparents dans leur ensemble ou en partie, restent synonymes de féminité, là où les poils sont eux considérés comme un symbole de virilité. Et la virilité appartient dans la construction sociale au masculin. Ainsi, les femmes subissent dès la puberté la pression quant à leur pilosité.

Lorelei, 42 ans, parle même de « dictature sociale », « avec des commentaires automatiques au moindre poil oublié. Bien que je ne porte jamais de jupe ni de robe courte, en sorties comme dans l'intimité, il me fallait être totalement impeccable. » Il lui a fallu « attendre d'être maman pour assumer d'exhiber des jambes

aussi poilues qu'une chenille de papillon de nuit, même dans les lieux publics comme un supermarché, en jupe jusqu'aux genoux. Je garde l'habitude de m'épiler les aisselles à la pince à épiler une fois par semaine, et celle d'entretenir un buisson court dans la culotte, à coups de ciseaux, pour des raisons d'hygiène : c'est plus vite lavé et ça ne retient pas d'odeurs. Au final, je fais de sacrées économies de temps depuis 4 ans ! » Les commentaires dont elle parle, elle n'est pas la seule à en être assaillie.

Quasiment toutes les personnes ayant témoigné de leur rapport à leurs poils en ont fait mention. Comme le soutien-gorge, l'épilation constitue une norme de féminité et celles qui la transgressent, consciemment ou non, sont rappelées à l'ordre. « J'ai commencé par laisser pousser mes poils de jambes. Ma mère, qui est pourtant féministe, m'a déjà demandé un jour si je voulais vraiment mettre une robe pour aller au resto avec mes grands-parents... Après ça, j'ai laissé pousser mes poils sous les aisselles ! », rigole Sadbh, 18 ans. Le regard des autres, elle passe outre. Au maximum.

Béa, 56 ans, se souvient qu'une camarade de classe lui avait dit qu'elle était moche justement parce qu'elle était poilue des jambes. « Ensuite, c'est moi qui me suis chargée moi-même de m'auto-critiquer sur les poils qui pointaient hors de mes collants par exemple. Un homme avec qui j'ai eu une relation sexuelle m'a demandé de raccourcir mes poils de pubis, considérés comme trop touffus et longs : j'ai découvert à cette occasion la mode du « ticket de métro », que je n'ai pas appliquée. Aucun autre homme ne m'a fait de commentaire à leur sujet. Je ne m'épile plus du tout depuis bientôt 15 ans, depuis que j'ai mis mon second compagnon dehors. », souligne Béa qui avoue qu'en couple, elle ressent le besoin « de paraître conforme à l'image féminine glabre ».

Ainsi, « en tant que femme hétéro ne m'épilant pas, je dois admettre que l'absence de besoin d'épilation pour être dans la norme (pour plaire) fait partie de mes raisons pour rester célibataire. Songer à retrouver une relation implique pour moi de retourner inévitablement dans ces pré-occupations dont je ne veux plus. » Pour Chloé,



© CÉLIAN RAMIS

29 ans, être acceptée telle qu'elle est est devenu un critère dans son couple. « Mes aisselles, je les vois comme la barbe pour les mecs. Je coupe quand j'ai envie. Pour les jambes en revanche... pourquoi m'abimer la peau pour une norme sociale ? Je vois pas trop l'intérêt... À une époque, je l'ai fait. Et en étant célibataire, mon premier réflexe a été d'aller chez l'esthéticienne alors que je ne m'étais pas épilée les cuisses depuis deux ans ! C'est triste ! Je veux quelqu'un qui m'accepte. Je veux bien expliquer, discuter. Je ne suis pas là pour faire de la pédagogie mais je suis ouverte à la discussion. Avec mon copain actuel, on a déconstruit au fur et à mesure. Et aujourd'hui, ce n'est plus un

sujet pour moi. Cette réflexion, elle date de mes 20 ans. J'ai lu beaucoup de littérature féministe (pas que sur ce sujet), j'ai suivi beaucoup de comptes sur Twitter et Instagram et j'ai vu beaucoup de photos de femmes pas épilées. Aujourd'hui, pour moi, les poils, ils sont présents. Ils sont ni beaux, ni moches, ils sont là c'est tout. Comme n'importe quoi d'autre. Comme mes sourcils par exemple ! Et maintenant, quand je vois des jambes lisses, je ne trouve pas ça beau. Pas naturel. », explique-t-elle.

L'ÉPILATION, UNE OBLIGATION... POUR LES FEMMES ?

Léna, 21 ans, a diminué progressivement son

recours au rasoir. Elle ne fait que de temps en temps les aisselles. Des remarques et des regards insistants, elle en a essuyé « *mais je les rembarre directement.* » Quand ça provoque une discussion, elle le dit, elle se montre ferme sur la question : « *Une fille qui s'épile si c'est son choix, ainsi soit-il, elle dispose de son corps et je comprends l'envie de s'épiler (douceur, etc.). Par contre, un homme qui exige ou fait des remarques sur l'épilation, je ne tolère pas et mon discours est : je suis contre l'épilation, pour être frontale et leur afficher leur connerie. Donc mon discours change selon l'interlocuteur. J'explique aussi calmement que pour moi, s'épiler, c'est se faire mal uniquement pour des stéréotypes, des constructions de normes débiles que la société tente d'imposer, et je ne l'accepte pas.* »

En couple ou célibataire, elle entretient le même rapport à l'épilation : « *M'épiler le maillot, ça me gêne plus que de ne pas le faire, une chatte sans poils ressemble à celle d'une enfant de 10 ans, non merci, et ça me fait me sentir nue. Je suis bi, en couple avec une fille depuis plusieurs mois. J'en parle souvent, car j'aime la discussion. Elle, elle s'épile les aisselles et les jambes car elle en a pris l'habitude et elle se sent mal de ne pas le faire. Moi je ne le fais pas et elle l'accepte totalement, il n'y a aucun problème, exigence ni tabou sur l'épilation, chacune fait ses choix et on s'aime comme ça.* » De son côté, Camille, 25 ans, essaye de dépasser la peur que ses poils gênent ou embêtent ses partenaires. Elle avait déjà l'habitude de laisser pousser ses poils en hiver, elle a, depuis le confinement, arrêté de s'épiler « *pour mieux les apprécier au naturel et apprendre à trouver ça normal sur moi.* »

Plus jeune, elle a ressenti une sorte d'obligation à l'épilation : « *On ne voit que ça à la télé /*

*dans la rue par exemple et parce que je pensais que mes partenaires n'aimeraient pas les poils. Mais je n'ai jamais aimé m'épiler (en même temps, qui apprécie ?), ça m'a toujours énervé de devoir m'épiler alors que les hommes font ce qu'ils veulent (et encore, c'est pas toujours hyper bien vu les hommes qui s'épilent). Ça m'a toujours gonflé de perdre une heure de temps et de l'argent pour m'épiler... » C'est en allant chez l'esthéticienne qu'une sorte de pression est apparue « *sur deux zones qui ne me dérangeaient pas, je parle des poils sur les pieds et entre le nombril et le pubis. L'esthéticienne m'a demandé pendant une séance « Je fais cette partie-là aussi ? », j'étais gênée, du coup j'ai dit oui et depuis les poils sur ces zones se voient plus qu'avant, je suis obligée de continuer parce que je n'arrive pas encore à les accepter. J'ai aussi des poils sur les tétons que je n'arrive pas à accepter, alors que ceux des hommes c'est totalement ok... »**

Pareil pour Ange, 24 ans, qui n'aime pas ses poils sur les tétons, ces trois poils au menton comme iel dit, les cheveux longs et les poils entre les sourcils. Iel a subi « *des regards surpris et dégoûtés, et énormément de remarques blessantes de ma famille.* » Iel nous livre en conclusion : « *Je rêve d'un monde où les personnes ayant été assignées femme à la naissance pourraient être vraiment libres de faire ce qu'elles souhaitent, parce que nous avons déjà beaucoup de pression dans nos vies, donc ce serait une véritable libération pour nous.* »

POUVOIR FAIRE SES CHOIX

Chacun-e appréhende et vit ses poils différemment. Coraline, 19 ans, n'a jamais eu honte de ses poils. Dans sa famille, pas d'injonction à l'épilation. Elle a déjà utilisé des techniques

« Ça peut paraître rigolo, les poils, mais les garder, c'est symbolique, ça participe à la réappropriation du corps des femmes qui se détournent du corps glabre. Ça montre leur émancipation ! »

pour se raser, que ce soit la crème dépilatoire ou le rasoir mais elle ne supporte pas ça : « *J'ai donc décidé d'arrêter de me faire du mal juste pour plaire (ne pas déranger) aux autres. Et puis... je les aime bien mes poils ! Au début, tu as peur. J'appréhendais plus pour les poils que pour les tétons. À la plage, cet été, j'avais un peu d'appréhension mais je n'ai pas touché à mes aisselles et j'ai juste fait les côtés du maillot (ce qui pourrait se voir) mais j'ai vite regretté parce que personne ne m'a regardée, personne ne m'a fait de remarque. J'ai eu peur pour rien. Je me suis sentie libre ! »*

Pour Sophie, 31 ans, c'est le mariage et la maternité qui lui ont permis de déconstruire les normes sociales. Elle se détache petit à petit du regard des gens. Elle fait maintenant ses propres choix quant à l'épilation ou non et les zones. « *J'étais lasse de dépenser de l'argent et d'avoir des poils incarnés. Et aussi parce que j'ai appris que j'allais être maman. Je voulais être en paix avec moi pour mieux accompagner ce futur enfant dans l'acceptation de son corps. J'ai une fille et ce sera un challenge. J'ai la chance d'avoir un mari féministe et un noyau familial/amical avec qui nous pouvons aborder librement différents sujets.* » Elly, 30 ans, défend ardemment la possibilité de chacun-e à faire ses choix. À prendre conscience des injonctions qui pèsent sur nos corps. « *C'est important de se déconstruire et que les gens autour de nous le fassent aussi. Quand on se prend des remarques, je me dis que c'est à ces personnes là de se déconstruire ! Mes poils, ça me concerne moi, pas les autres. Même en étant super féministe, je viens de payer 1300 euros pour me faire épiler les demis jambes et le maillot au laser. Même si j'aime mes poils, j'ai trop subi, j'ai pris trop cher ! »*, s'indigne-t-elle.

UNE QUESTION DE LA REPRÉSENTATION ?

La pression sociale, les injonctions à la féminité, le manque de choix apparaissent très clairement dans tous les témoignages. Tout comme le manque de représentations et d'alternatives face à cette féminité normative et unique imposée. Le besoin d'échanger autour de ce sujet, de se libérer des carcans, de voir d'autres modèles pour se sentir enfin un peu plus libres de

leurs choix pour leur corps revient fréquemment dans les récits de ces femmes, cisgenres, transgenres, personnes non binaires, hétéros, bis, lesbiennes, pansexuelles, blanches, noires, racisées. Zoé Royer a 24 ans, elle est étudiante à l'université Paris II en information et communication et a rédigé un mémoire sur les mouvements en ligne de libération de la pilosité féminine.

« *Je me suis mise dans les mouvements Instagram sur la libération du corps des femmes et j'ai vu tout ça évoluer. Il y a un réel enjeu derrière tout ça. Ça peut paraître rigolo, les poils, mais les garder, c'est symbolique, ça participe à la réappropriation du corps des femmes qui se détournent du corps glabre. Ça montre leur émancipation ! Rendre le poil visible, ça le normalise. Les comptes qui montrent des photos de femmes assumant leurs poils permettent de se sentir moins seule, de libérer la parole et de se montrer sans avoir à faire face au regard direct des autres. Alors oui, on peut être victime de remarques et de commentaires, avec des emojis qui vomissent, on peut être victime de menaces de viols, c'est très grave. Mais sur les réseaux sociaux se créent des communautés autour de ce sujet pour être plus fortes et plus nombreuses et c'est important.* », analyse Zoé Royer.

Travailler sur cette thématique l'a aidée elle aussi à se poser des questions, prendre conscience et à voir un peu plus ses poils comme la continuité de son corps : « *Comme mes cheveux ! Je me sens mieux avec mes poils que sans. Mais j'ai toujours encore un peu le problème de ce que les autres vont penser. Des fois, je suis dans l'état d'esprit où je m'en moque et parfois, non. Ça dépend de la tenue, du lieu où je vais, de qui je vais voir... »*

CENSURE, PATRIARCAT ET CAPITALISME...

Les mentalités évoluent. Lentement, très lentement. Le corps des femmes est encore largement commenté dans nos sociétés. On peine à accorder aux personnes concernées le droit d'en disposer comme elles le souhaitent et on interroge régulièrement la population à propos des tenues des femmes, afin de juger si celles-ci sont décentes ou indécentes. Républicaines ou non. Alors bien sûr, on progresse mais l'actualité

« Une chatte sans poils ressemble à celle d'une enfant de 10 ans. Non, merci ! »

CHANGER NOS REGARDS, DÉCULPABILISER ET CHOISIR !

L'idée n'est pas de tout abandonner, de tout boycotter. Simplement de faire changer nos regards sur nos propres corps. Nous offrir davantage de bienveillance envers eux. Se détacher au fur et à mesure de ce que pense la société. Composer avec ce que l'on a, ce que l'on est. Faire bouger les lignes de la féminité et de la masculinité vers quelque chose de moins réducteur et oppressant, vers quelque chose de plus libre et personnel. Comme le dit Klaire fait Grr en conclusion de son livre *Au poil !* : « *il est possible que la perception du poil soit un jour totalement bousculée, mais en attendant, peut-être pourrions-nous prendre un peu de recul, et considérer l'épilation totale comme un choix esthétique optionnel et non comme une obligation absolue sous peine de honte intersidérale ? Tout comme peindre ses ongles en orange fluo, réaliser un brushing impeccable, s'offrir un piercing du genou ou porter des faux-cils sont aujourd'hui des options, s'épiler les aisselles ne pourrait-il pas un jour devenir une simple éventualité parmi d'autres ? Ça semble relever encore de la science-fiction, et pourtant...* »

Et pourtant, le mouvement est en route. On voit poindre des avancées et ça fait du bien. On se réjouit de la sortie prochaine par exemple du livre jeunesse *Tata a de la barbe sous les bras*, d'Anne-Cécile Morizur et Florence Dollé, publié en novembre aux éditions Goater.

Certaines ne se sentent pas en sécurité, n'osent pas, y vont petit à petit, commencent en hiver, en vacances, puis grignotent du terrain sur leur corps. D'autres ne se sentent pas prêtes du tout, envient celles qui y parviennent, suivent des comptes Instagram et autres lectures et visuels féministes qui les accompagnent dans leur prise de conscience et leur déconstruction. D'autres encore franchissent le cap et ne souhaitent plus jamais toucher à un rasoir, des bandes de cire,

un arracheur de poils ou entrer dans un salon esthétique. Et puis d'autres encore se lancent des défis, ne pas se raser pendant plusieurs mois, ne pas porter de soutien-gorge pour aller au supermarché, achètent des bouquins féministes sur le rapport au corps, témoignent en toute sincérité pour que d'autres à leur tour se posent des questions ou expriment leurs pensées...

On l'a dit, on le redit, les réactions, ressentis et vécus sont différents selon les personnes. Et c'est bien là que tout le monde a un rôle à jouer. Ne pas juger, se montrer solidaire, éviter les regards insistants et les remarques désobligeantes. Parce que le corps de la personne ne concerne que la personne. C'est là dessus qu'il est primordial et essentiel d'avancer. Et de se questionner sur ce qui nous dérange réellement quand une femme affiche ses poils ou ses tétons.

Qu'est-ce qui nous fait violence dans le fait de les voir apparaître sur le corps des femmes ? De quoi a-t-on peur ? Que les genres soient troublés ? Qu'on ne puisse plus définir une femme simplement à partir de son corps et de son apparence ? Que les individus s'approprient leur propre corps et qu'ils décident en leur pleine conscience pour celui-ci ? Posons-nous la question : qu'est-ce qui nous dérange ? Au fond, demandons-nous : en quoi ça nous concerne qu'une personne définie et perçue en tant que femme affiche ses poils, pointe sous son débardeur, se balade en croc top, en jupe, en short, avec un voile sur la tête, des baskets, des talons, un jogging ou un poncho ? En quoi ça nous concerne ?

vient nous rappeler que la marge de manœuvre est étroite. De nombreux comptes, Instagram notamment, sont dédiés à la valorisation des corps dans leur grande pluralité et complexité. L'impact est indéniable. On prend conscience que ce que l'on nous présente comme la norme est en fait un idéal à atteindre. Il ne prend pas en compte la réalité des corps, surtout ceux des femmes, toujours en mouvement mais toujours contraints à se dissimuler et à se conformer. Elles sont aujourd'hui très nombreuses à refuser de poursuivre cette course à la perfection et à l'apparence. Cela prend du temps et une injonction ne doit pas être remplacée par une autre. Alors, chacun-e a son rythme.

D'autres modèles s'affichent désormais sur les réseaux sociaux mais la bataille de l'intime n'est pas sans conséquence. Car en face, l'enjeu est de taille. Tant financièrement que socialement. Les comptes militants se voient censurer, les photos dévoilant soi-disant trop de peau, trop de nudité, trop de tétons, sont supprimées, les femmes avec des poils et/ou des cheveux courts sont diabolisées. Pour Audrey, 22 ans, « *toutes œuvres et artistes ont un rôle à jouer pour faire changer les mentalités en rappelant que les femmes comme les hommes sont des*

humains qui ont juste des poils et que rien n'est sale, ni moins sexy ou moins viril. Le poil ne devrait jouer aucun rôle dans la société si ce n'est de nous protéger. Dans une société comme la notre, c'est possible de faire évoluer les mentalités. Elles ne sont pas le problème, c'est plus le capitalisme qui aura beaucoup à perdre sans le marché du poil. »

Les marques surfent sur la vague, comme Veet par exemple qui opte pour le slogan « *Vos poils, vos choix, nos produits* ». Ou Sloggi qui table sur une publicité post-confinement : « *Laissez-nous deviner, les articles les moins portés dans votre placard en ce moment sont les soutiens-gorge ? N'est-ce pas ? Eh bien, croyez-nous, vous n'êtes pas la seule. Mais ne plus jamais porter de soutien-gorge n'est pas non plus la solution. Nous ne voulons pas que vous renonciez à votre sentiment de liberté et de confort absolu, c'est pourquoi nous avons la solution pour que vous ne sentiez plus votre soutien-gorge, non seulement à la maison, mais aussi partout où la vie vous mène ! Parce que chez Sloggi, le confort est notre priorité numéro une, deux et trois ! Découvrez nos sous-vêtements au confort absolu avec 20% de réduction !* »



© CÉLIAN RAMIS

POÉSIE, MUSIQUE ET DRAG-QUEEN : L'UNIVERS VICKY VERYNO

Dès les premières notes de « Winter Lights », on plonge. Écouter *Dichotomia*, le premier album de Vicky Veryno, paru en mai 2019, c'est comme ouvrir les yeux sous l'eau sans que ça pique et sans jamais que notre vision ne se trouble. C'est comme explorer les fonds marins sans retenir sa respiration et ne jamais manquer d'air. C'est comme entendre le chant des coraux dans nos viscères et goûter à la beauté de ce qui nous constitue dans et en dehors de la réalité. Nikita, autrice, compositrice, guitariste, chanteuse drag queen, créatrice de la créature Vicky Veryno, orchestre sa musique comme un-e cinéaste visualiserait son film. Elle met tous nos sens en éveil et nous embarque dans un univers cinémato-musical.

La musique est le seul art qui lui provoque le frisson. Voire même le syndrome de Stendhal - cet état dans lequel la beauté de ce que l'on voit ou entend nous submerge au point de nous couper le souffle et de nous faire tourner la tête est décrit par l'écrivain lors d'un voyage à Florence en 1817, puis analysé par la psychiatre italienne Graziella Magherini. « Pour moi, c'est aussi vital que de manger. », commente Nikita. À 16 ans, elle commence à apprendre la musique, en autodidacte, dans sa chambre. D'abord à la basse, elle passe rapidement à la guitare et dès le départ, elle compose. Elle intègre le Conservatoire et une licence de musicologie, à l'université de

Rennes. « La musique dépasse les mots. C'est un langage que tout le monde peut comprendre sans avoir besoin d'un background culturel. », souligne l'artiste. Elle a aujourd'hui 26 ans, un album à son actif, deux autres en préparation – tout ça, en auto-production – et un personnage singulier.

LA MUSIQUE EN COULEURS

On sent chez elle une soif de sons, de rythmes, de découvertes et d'exploration. Un besoin de nourrir sa curiosité et son savoir. Elle a d'abord écouté Neil Young, David Bowie, Pink Floyd ou encore Radiohead, puis s'est aventurée dans les musiques

plus contemporaines et minimalistes, avec Steve Reich par exemple, et traverse actuellement une période hip hop et métal. « Je ne crois pas au côté divin qui inspire. Je ne crois pas non plus que ce soit possible de créer quelque chose de nouveau. Je crois que ça dépend de l'éducation reçue, du milieu dans lequel on évolue, des influences artistiques, etc. Ce n'est pas si naturel de composer. La musique me vient comme une idée, je me demande si ça me plaît à moi et ensuite je vois comment enrober pour que ça plaise aux gens. Mais il y a des thèmes créés il y a 5 ans que je travaille encore. », explique Nikita. Et puis, il y a sa synesthésie qui lui offre une perception du monde mêlant les sens. Concrètement, elle voit la musique. En couleurs. Les accords mineurs sont teintés de orange et marron, les descentes chromatiques sont vertes, les rythmes ont des textures particulières : « Je ne suis pas la seule dans ce cas-là. Il y a par exemple Brittany Howard qui en parle aussi. Ça nous vient comme ça, on voit la musique. C'est comme ça qu'on l'apprend. Et c'est pour ça que j'ai voulu faire le Conservatoire, pour pouvoir apprendre le même langage musical que tout le monde. »

QUEER ET DRAG QUEEN

Sur les sons qu'elle compose, elle ajoute les textes qu'elle écrit, inspirée par le monde queer. Si le terme n'est pas traduit en français, il s'apparente à l'étrange, au bizarre : « Jusque dans les années 70, c'était une insulte. Ça désigne tout ce qui sort de la norme, qu'il s'agisse de l'orientation sexuelle, de l'identité de genre, de corps même aussi... Je suis très inspirée par le monde queer, le titre *Dichotomia* ne vient pas de nulle part... Par contre, je ne suis pas la porte parole des personnes queer. Je ne peux en parler qu'à titre personnel. » Elle ajoute en souriant : « Je suis pour la convergence des luttes. L'hétéropatriarcat doit mourir. » On acquiesce. Elle se situe en tant que femme, transgenre, ajoute que ce n'est pas un choix et précise qu'il est difficile de se définir « car on ne peut pas être sûre de ce que l'on est ». Ce qui est certain pour Nikita, c'est le déclic qui lui est survenu lorsque son amie Eva Porée l'a formée à la drag : « Quand elle m'a dit qu'elle était drag queen, mes yeux se sont illuminés. Elle m'a mise en drag. J'avais peur d'être ridicule. La première fois qu'on vous met en drag, vous ne pouvez vous voir qu'à la fin. Je me suis vue, et là,

ça a été une évidence. C'était très troublant. » Ainsi va naître Vicky Veryno. Une véritable star. « C'est mon monstre, ma créature. Vicky a existé avant ma transition. Je l'ai créée car j'étais une femme trans qui se cherchait. En fait, c'était évident, limpide. Pendant un temps, on était fâchées avec Vicky. Maintenant, ça va mieux. Mais je ne la laisserais jamais avoir le dernier mot. Elle change selon mes humeurs. C'est moi qui décide ! », raconte la musicienne. Être drag queen, pour elle, c'est être une personne qui le temps d'un soir décide d'être une star, une princesse, une diva. On peut être une femme ou un homme, peu importe : « Il y a de tout, ça peut être très graphique, androgyne, expressionniste, féminin... Toutes les drag queens n'ont pas envie de la même chose. »

« CONTROL FREAK »

Nikita rigole en avouant qu'elle est une vraie control freak. Elle est perfectionniste et soigne rigoureusement aussi bien le fond et la forme, le sonore et le visuel. De sa proposition artistique et de son discours, on en ressort captivé-e-s et transcendé-e-s. On ne quitte jamais la réalité et pourtant, on décolle et on navigue dans un décor quasi surréaliste. Les émotions s'entrelacent et s'emmêlent, et si la mélancolie nous touche, c'est la sérénité qui nous gagne au fil des 12 chansons de *Dichotomia*. On aurait voulu la voir sur scène les 15 et 16 septembre, en appartement ou au théâtre de la Parcheminerie comme initialement prévu dans la programmation d'I'm from Rennes, mais malheureusement la crise sanitaire a entraîné l'annulation du festival. Alors on attend la suite avec impatience. L'artiste nous met l'eau à la bouche : « J'ai deux albums en préparation. J'ai envie que les trois soient en résonance les uns avec les autres même s'ils seront différents. Le premier est très clairement folk. C'est ma guitare et moi. Le deuxième est plus psychédélique. Le troisième, je garde la surprise. Mais ce sera plus concept. J'aime satisfaire tous les niveaux de lecture de la musique. Je vous l'ai dit tout à l'heure, je suis control freak ! » Elle n'avait pas menti. Elle disait aimer les contraintes et les défis. C'est nous, et donc vous, qu'elle challenge désormais : « Dans les trois albums, il y a un fil conducteur. Mais il n'est pas dans l'ordre. » Elle est joueuse, nous aussi. Ça nous plaît.

bref

MANGER ET LIRE

La 2e édition du festival Dangereuses lectrices a eu lieu aux Ateliers du Vent, à Rennes, les 26 et 27 septembre. Autrices, bédéastes, dessinatrices, comédiennes, militantes, cheffes et festivalier-e-s se sont réunies autour de la thématique Manger !. Passionnants étaient les échanges avec Mathou et Mademoiselle Caroline, Rokhaya Diallo et Grace Ly, Michèle Michel, et bien d'autres encore !

bref

à

l'

affiche

chiffre

du

mois

2

artistes exposent au musée Eugène Aulnette (Le Sel de Bretagne) jusqu'au 25 octobre : Nadège Noisette et Véronique Durupt.

chiffre

du

mois

yegg aime les librairies

OUVERTURE DE L'ÉTABLI DES MOTS

Quartier du Blossne / le 02-09-2020

bref

POT ET TÉTINE

L'autrice rennaise Sandra Le Guen et la dessinatrice Audrey Calleja inaugurent la nouvelle collection de Casterman « Les petites étapes de ma grande vie ». *Barnabé et la tétine* et *Paulette et le pot* sont les deux premiers albums jeunesse permettant d'accompagner en histoires et en images les petit-e-s, dès 2 ans, dans les différents caps et thématiques de la petite enfance. On recommande !

bref

à

l'

affiche

L'ÉVASION PAR LE DESSIN

Elle dessine depuis qu'elle a 3 ans. Parce que comme le dit Fleur de Abreu, avec une mère mosaïste et un grand-père sculpteur, elle baigne dans l'art depuis toute petite mais surtout parce que le dessin lui procure du plaisir. Une opportunité d'évasion.



© CÉLIAN RAMIS

PAS DE VERRUES,

DE NEZ CROCHUS, TURLUTUTU,
MAIS DES FEMMES LIBRES, SA-
CHANTES ET INFORMÉES... DES
SORCIÈRES, DES VRAIES !

Fleur de Abreu a 18 ans et a déjà reçu le « Premier prix ado du concours d'Arts plastiques d'Ille-et-Vilaine », en 2016, et exposé ses œuvres à la médiathèque d'Orgères, en 2020. Chaque semaine – et chaque jour pendant le confinement, durant lequel elle a produit 74 dessins destinés à remercier le personnel soignant, sous la forme de cartes postales et de marques pages -, elle fait naître de son esprit et de ses crayons de bois, feutres et aquarelles des personnages féminins colorés, féériques et fantastiques. Des danseuses, des princesses, des supers héroïnes... la jeune artiste installe les femmes au cœur de sa création et nous emmène à la rencontre de nombreuses figures féminines. « Je lis beaucoup de romans. Ça me procure le même effet que le dessin. Ça m'inspire. Les personnages féminins m'inspirent. Dans les films, notamment. J'ai remarqué que souvent malheureusement, il n'y avait pas beaucoup de femmes ou alors elles étaient sous la conduite de leur mari ou d'un personnage masculin. Moi, j'ai envie qu'elles aient plus de liberté ! », analyse Fleur de Abreu. Elle le dit, dans son art, elle se sent libre. « On ne

me juge pas. », ajoute-t-elle. Dessiner, c'est se réfugier dans un imaginaire « parce que la réalité pour moi, elle n'est pas toujours simple. » Elle évoque sa dyspraxie, ses difficultés à coordonner les gestes et les mouvements et ses troubles psychomoteurs : « J'ai un handicap et je ne me sens pas toujours à ma place. C'est moi qui ressens ça. Mais en fait, tout le monde est différent donc la normalité n'existe pas. Avant, je ne connaissais pas d'enfants en situation de handicap, je me sentais un peu seule. Maintenant, je vais au centre de loisirs, Loisirs pluriels, avec des enfants qui ont des handicaps et des enfants valides. Ça m'a fait grandir, devenir plus mature et être plus tolérante. Je progresse et j'apprends au contact des autres. » Au fil de la discussion, Fleur de Abreu révèle une grande sensibilité au monde qui l'entoure et une immense curiosité pour son environnement proche mais aussi lointain. Les voyages, les rencontres, la nature, les animaux, elle a soif de découvertes et puise dans ce bouillonnement de culture pour créer son univers artistique. Un univers singulier, coloré et apaisant.

| MARINE COMBE

MIGNONNES
MAÏMOUNA DOUCOURÉ
OCTOBRE 2020

verdict



Amy, 11 ans, semble avoir du mal à relier la vie d'une petite fille de son âge et le poids difficile à porter d'être l'aînée d'une fratrie au sein d'une famille traditionnelle franco-africaine. C'est par hasard qu'elle découvrira un groupe d'amies, toutes animées par la danse qui les unie. Fascinée par l'aisance et la désinvolture de ses jeunes filles, Amy n'aura de cesse que de vouloir leur ressembler. La danse est rapidement pour elle un moyen d'intégration auprès de ce nouveau groupe d'amies. Des amies qu'elle admire et qui lui inspirent un vent de permission. Prendre part à cette bande de filles est aussi surtout une perspective de fuite d'un environnement familial oppressant, très patriarcal et où l'image sacrée de la femme incarnée par sa maman, se voit meurtrie et blessée par l'arrivée d'une seconde épouse au sein du couple et noyau familial. La réalisatrice filme avec justesse ces jeunes préadolescentes, inspirées par les réseaux sociaux, qui adoptent des positions lascives et suggestives lors de leurs chorégraphies. Si l'autrice met en scène une jeune Amy dans la proposition et l'opulence de mouvements, types Twerk, bardés de connotations sexuelles sans équivoque, c'est que celle-ci s'approprie sans filtre ce nouvel outil numérique, inconnu jusqu'alors. Dans cette très fraîche découverte de vidéos clips, Amy engloutit et absorbe une image de la femme extrêmement objectivée et une représentation du corps féminin très libidineuse. Maimouna Doucouré nous donne à voir un phénomène social moderne où de très jeunes filles, avides de passer à l'âge adulte en zappant la case adolescence, aspirent à être vues et likées un maximum. Un outil digital représenté ici comme vecteur d'incorporation et d'assimilation sociale au sein d'une jeunesse désinhibée par l'interface du social média. L'autrice dénonce précisément à travers cette réflexion sociale, ce regard ambigu que cette génération porte sur elle-même. Si le film a déclenché, sans réelle raison valable, une tempête médiatico-politique outre-Atlantique, il n'a pas volé son prix au festival de Sundance.

! CÉLIAN RAMIS



verdict

UN DIVAN À TUNIS
MANÈLE LABIDI
SEPTEMBRE 2020



Après avoir exercé en France, Selma, 35 ans, décide de rentrer vivre et pratiquer sa profession en Tunisie. Elle y retrouve une partie de sa famille, pour y occuper la terrasse de la maison. Lors de cette arrivée remarquée, elle se confronte d'emblée à un patriarcat dominateur, souvent à la limite d'une forme de violence. Selma doit très vite composer avec cette double intégration, immigrée et femme. Celle-ci, bien déterminée à exercer, devra s'adapter à une construction atypique de sa clientèle. Si le cadre de la thérapie est difficile à faire appliquer, c'est une nouveauté séduisante pour ces tunisien-nes. L'image d'indépendance incarnée par cette psychanalyste, intellectuelle, cultivée et diplômée suscite un attrait certain. Ses patients y voient comme une possibilité de jouer d'autres règles. Normaliser les mensonges et les difficultés, grâce à cette psychanalyse qui semble s'émanciper de l'ambivalence culturelle. Manèle Labidi nous propose un regard burlesque et écaillé de son pays. L'Algérie n'aurait-elle donc pas le monopole de l'extravagance cynique ? Dans une société en pleins chamboulements politiques et culturels, Selma est une bourrasque, une vague qui déferle sur l'environnement de ses proches et ses patients. En effet, pour beaucoup il y a ce désir de la mettre en déroute pour ne pas affronter leurs difficultés et une réflexion douloureuse sur eux-mêmes. Malgré la règle comme vecteur d'obsession religieuse, administrative ou morale, associée à l'image d'incompatibilité de la tradition orientale et de la psychanalyse, la jeune femme séduit. La cocasserie et l'ironie des situations ne sont pas qu'une forme d'humour, mais un véritable parti pris féministe militant. Entre moteur de décharge et nouveauté attrayante et dangereuse, Selma exprime la liberté de la femme dans tout son être. Frondeuse, battante et téméraire, elle est le reflet d'une vie qui se conjugue entre dépit et bravoure. La femme moderne, passionnée et rêveuse, dressée comme un exemple pour tou-te-s ! Une promesse de vie.

! CÉLIAN RAMIS



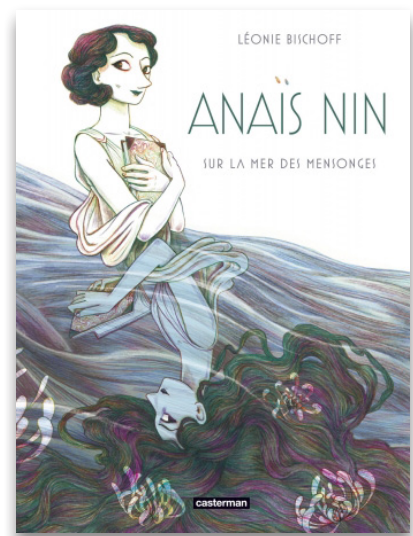
AIR
JEANNE ADDED
SEPTEMBRE 2020

« L'air s'assombrit / De plus en plus épais autour de nous la nuit / Elle nous quitte jamais, les particules collent ma bouche en est remplie l'air du temps frivole aura volé ma nuit le brouillard continue et bientôt je n'y vois pas même ta peau nue, ni ton visage ni toi, oui, tu es loin déjà. » Double surprise avec cet EP Air, sorti sans que personne ne s'y attende et dont la première chanson éponyme résonne en français (les sept autres sont en anglais). Jeanne Added nous surprend de toute part. Déjà parce qu'à ce moment-là, elle est en pleine tournée de *Both Sides*, formule dans laquelle elle explore une nouvelle facette de l'expérience live. Ensuite parce que sa capacité à se renouveler et à se réinventer nous fascine. Artiste hybride, elle ne se contente pas de naviguer entre les genres, elle en fait son style personnel, toujours guidée par cette ligne électro tangible et vibrante. Sur Air, sa voix est moins puissante que sur les chansons de *Be sensational* et *Radiate* mais elle est tout aussi intense qu'à son habitude. On sent dans cet EP plus de légèreté, de spontanéité. Peut-être plus de lâcher prise. Et avec Jeanne Added, ça rime toujours avec qualité. Dans tous les cas. C'est le frisson assuré. On se sent respirer.

! MARINE COMBE



ANAÏS NIN
LÉONIE BISCHOFF
SEPTEMBRE 2020



On connaissait Anaïs Nin de nom, de réputation. On la réduisait à l'érotisme, à sa relation avec Henry Miller. On ne la connaissait pas en fait. On a adoré lire cette BD et découvrir cette personnalité qui incarne si bien le désir de liberté. Son journal intime va nous plonger dans son quotidien à une époque où avec son mari, ils habitent en France, en banlieue parisienne, à Louveciennes précisément, et nous révéler l'envers du décor. Anaïs Nin écrit, fascine, séduit mais refreine autant l'artiste en elle que la femme. Elle n'est pas que l'épouse modèle, la fille abandonnée par son père, la bourgeoise qui note ses journées dans un carnet... Elle est tout ça à la fois et plus encore. Elle est passionnée et multiple, brisée et vivante, intelligente et créative, sensuelle et désirante. L'artiste polyamoureuse refuse la maternité par volonté et besoin de vivre sa propre vie pleinement, sans la sacrifier pour un autre être, sans partager son époux. On peut la trouver égoïste et égocentrique, finalement ce qui transparait à chaque bulle, à chaque page, c'est son désir ardent d'émancipation, ses réflexions autour des mensonges qu'elle crée pour apparaître telle qu'on veut la voir et ses actions pour devenir toutes celles qui l'habitent, jamais menées pour les hommes qu'elle côtoie mais toujours pour elle-même. Et ce qui la rend encore plus profondément captivante, ce sont les lignes et les couleurs que Léonie Bischoff lui donne. Le dessin ne fait qu'un avec l'esprit indomptable d'Anaïs Nin et l'exploration de son imaginaire. Bouleversant.

! MARINE COMBE



© CÉLIAN RAMIS

YEGG & THE CITY

Épisode 72 : Quand j'ai (pas) pissé dans un triskell rose géant

Oui, je l'avoue sans vergogne, il m'est arrivé plus d'une fois de baisser pantalon et culotte et de m'accroupir, le cœur battant et la goutte de sueur sur le front, entre deux bagnoles afin de soulager une envie pressante. Dans ces cas-là, il me faut toujours être à l'affut. Regard à droite, regard à gauche, re-regard à droite, re-regard à gauche, un coup d'œil devant, un coup d'œil derrière... Alors qu'un mec qui pisse contre un mur, ça ne choque personne. L'an dernier, la ville de Rennes a décidé de leur installer des urinoirs – déguisés en kiwi, en pastèque... - certains soirs, pour éviter que ces Messieurs ne continuent à dégrader les bâtiments et les trottoirs. Et nous, les personnes qui ne sommes pas équipées d'une verge ou d'un pisse debout ? Tout le monde s'en fout qu'on mouille nos culottes avec les gouttes de pipi qu'on ne retient plus tellement ça grouille dans nos vessies ? On ne demande pas à ce qu'ils soient déguisés en abricot, encore moins en moule, mais bon, un petit geste, merde ! Même *Ouest France* a

« crié » au sexisme... Et depuis juin 2020, ça y est, il fait partie du mobilier urbain rennais, l'urinoir pour femmes ! Enfin, du jeudi au samedi. Jusqu'à octobre, la ville a expérimenté, sur le mail François Mitterand, un bloc comprenant trois urinoirs en forme de triskell, afin que les utilisateur-ices puissent se soulager la vessie quand elles en ont besoin. L'idée est brillante, surtout qu'une fois dans ce petit chiotte mobile rose flashy, on peut voir à l'extérieur sans que nos fesses et nos sexes ne soient visibles. Pourtant, une gêne nous assaille. On se dit qu'on n'arrivera pas à pisser là-dedans. Et en effet, on n'arrive pas à pisser là-dedans. Parce qu'on n'a pas l'habitude. La trouille d'être vu-e-s en train d'aller pisser, là, en plein air. La bataille contre le sexisme se passe bel et bien aux chiottes. Privées comme publiques. Baisser nos culottes, sortir nos sexes, uriner dans un espace semi public... Il nous faut nous autoriser à sentir la petite brise sur nos fesses. A nos vessies, à nos wc. Libérons nos raies !

■ MARINE COMBE

LAURIE HAGIMONT BIBICHE ZÈDE LINDA HAYFORD LIS PERONTI MANON CARBONNEL ANNE LE RÉUN BÉATRICE MACÉ CLAIRE MALARY SARAH DESSAINT NADÈGE NOISSETTE LÉA MAZÉ ROZENN MORO MÉLISSA PLAZA SELENE TONON GAËLLE AUBRÉE LADYLIKE LILY ODILE BAUDOUX LYDIE PORÉE ARMELLE BILLARD ISKIS CHARLOTTE MARCHANDISE ELLY OLDMAN MORGANE REY GAËLLE ABILY ESTELLE CHAIGNE LA BATTUE FANNY MAREC VÉRONIQUE NAUDIN AÉDELPHÉ GÉNÈVÈVE LETOURNEUX STOP HARCELEMENT DE RUE AURÉLIA DÉCORDÉ GONZALEZ ANOUCK MONTREUIL LAURENCE IMBERNON CÉLINE DRÉAN VALÉRIE LYS NATHALIE APPÈRE AUDREY GUILLER ISABELLE PINEAU ENORA LE PAPE ÉMILIE AUDREN GAËLLE ROUGIER ANNE LE HENAFF MARINE BACHELOT NGUYEN PERIODS OSEZ LE FÉMINISME ELISE LE CALVEZ GÉRALDINE WERNER JESSIE MAGANA SANDRA LE GUEN CATHERINE LEGRAND NOUS TOUTES PP7



LES FEMMES
QUI COMPTENT,
CHAQUE MOIS DANS YEGG





LE FÉMININ RENNAIS
NOUVELLE GÉNÉRATION



YEGGMAG.FR